90
10
10
10
20
10
10
10
10
100

GRÉTRY EN FAMILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE C.-F. PATRIS,

RUE DE LA COLOMBE, n° 4, DANS LA CITÉ.



GRÉTRY
EN FAMILLE;

OU

ANECDOTES
LITTÉRAIRES ET MUSICALES,

RELATIVES A CE CÉLÈBRE COMPOSITEUR;

Précédées de son Oraison funèbre par M. BOUILLY;

RÉDIGÉES ET PUBLIÉES

PAR A. GRÉTRY, NEVEU,

Membre Associé du Muséum de Francfort, de l'Athénée de Vaucluse, de la Société d'Émulation de Liége, etc. etc.

A PARIS,

Chez CHAUMEROT jeune, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

1814.


LIBRARY
AUG 20 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

Mettre Grétry en rapport avec les savants, les gens de lettres et les artistes qu'il a connus, c'était le mettre en famille; ainsi le titre que j'ai donné à ce volume était le seul qui dût lui convenir. Ses Mémoires ou Essais sur la musique, ouvrage qui se trouve dans toutes les bibliothèques, et dont la réputation se soutiendra toujours, m'ont fourni, il est vrai, un grand nombre d'anecdotes; mais je tiens de la bouche même de mon illustre parent les traits ingénieux et caractéristiques que contient ce recueil, et qu'il voulait (il me l'a dit souvent) ajouter à

une seconde édition de ses Essais. Toutes les fois que je le quittais, je confiais au papier ce qui lui était échappé dans la conversation. Ma mémoire, dont on connaît la fidélité que je dois à la perte de ma vue, me secondait alors à propos; et je dictais, non seulement les circonstances des faits, mais encore les propres expressions de mon oncle.

DISCOURS

Prononcé sur la tombe du célèbre GRÉTRY, *le* 27 *septembre* 1813, *par* J. N. BOUILLY, *orateur choisi dans l'assemblée générale des auteurs dramatiques.*

Le temps qui détruit tout, agrandit et propage une réputation méritée.

Nota. Après une cérémonie funèbre où s'étaient réunis tous les hommes connus dans la carrière des arts, le cor-

tége traversa Paris au milieu de trois cent mille habitants empressés de se trouver sur le passage du corbillard que la vénération publique avait couvert de fleurs et d'emblêmes. Il arriva, vers cinq heures, au cimetière Saint-Louis, où un grand nombre de spectateurs de tout rang, de tout âge, formaient les groupes les plus variés. Les femmes, vêtues de blanc, semblaient représenter les ombres heureuses des champs Élisées dont ce lieu de repos offrait en ce moment la plus fidèle image.

Ce jour mémorable fut embelli par la nature même; jamais le ciel n'avait été plus pur et plus serein, au moment

où l'on descendit le cercueil dans la fosse, le soleil se coucha, et plus d'un spectateur remarqua que c'était à la fois deux astres brillants qui disparaissaient à nos regards.

Monsieur Méhul, au nom des membres de l'Institut de France, rendit un digne hommage à la mémoire de Grétry. J'osai m'avancer après lui sur le bord de cette fosse qui attirait tous les regards, qui remplissait tous les cœurs du sentiment le plus profond. A la vue de ce cercueil dépouillé de tous ses ornements, j'éprouvai une émotion qui altéra mes traits, au point que mes amis craignîrent que je ne pusse la supporter. Pâle et tremblant, je restai

quelques instants sans pouvoir proférer une parole ; enfin secouru par l'idée de me montrer digne du choix qu'on avait fait de moi, enhardi par le vif intérêt et le religieux silence dont j'étais entouré, je recueillis mes forces et parvins à m'exprimer en ces termes :

Messieurs,

On vient de vous retracer les travaux et la gloire de l'homme célèbre que nous pleurons. Je viens à mon tour, au nom des auteurs dramatiques et des compositeurs français, déposer sur sa

tombe les regrets de l'amitié, les hommages de la reconnaissance.

Que la France entière qu'il enchanta pendant un demi-siècle, répète ses divins accents dans le palais des rois, comme dans la plus obscure chaumière! que tous nos théâtres s'enrichissent et se soutiènent par ses nombreux chefs-d'œuvres; quant à nous qu'il admettait dans sa vie privée, qu'il associait à ses succès, qu'il dirigeait par ses conseils, nous ne sommes plus en ce moment qu'une famille désolée dont il était le chef adoré; et nous nous bornerons à vous retracer ici les bontés de son cœur.

La nature en dotant Grétry de ce qui

fait un homme célèbre, y joignit tout ce qui constitue l'homme aimable. Jamais on ne réunit à la fois plus de finesse et de simplicité, une âme plus expansive, un esprit plus observateur. Fier avec les grands, simple avec ses amis, affable avec ses inférieurs, il sut constamment se faire honorer et chérir. Avec quelle grâce il se plaisait à dessiller les yeux des jeunes artistes égarés par quelques succès éphémères ! son plus grand plaisir surtout était de consoler, d'encourager ceux qui ne pouvaient parvenir à se faire connaître. Il leur rappelait alors l'époque de sa jeunesse où lui-même il entendait rejeter ses vœux, dédaigner ses efforts, mettre en problême son propre mérite, et leur

disait : « N'oubliez pas que les jouis-
» sances d'une grande réputation sont
» toujours en proportion de la difficulté
» qu'on éprouve à l'établir. »

Plein du souvenir de ce qu'il avait souffert en commençant sa carrière, Grétry prit la douce habitude de s'en venger, en traitant avec une bonté remarquable les jeunes compositeurs qui présentaient sur la scène les prémices de leurs travaux. Vous qui m'entourez en ce moment, et qui marchant sur ses traces arriverez un jour à l'immortalité, rappelez vous l'accueil paternel qu'il vous faisait sans cesse, la part qu'il prenait à vos succès, les avis qu'il s'empressait de vous donner pour en per-

pétuer la durée. Récapitulez avec moi les entretiens profitables, les discussions lumineuses où ce grand compositeur aimait à descendre jusqu'à vous, pour vous élever jusqu'à lui. Ah! quand il recevait ceux qu'il appelait ses *légataires*, quel charme dans ses expressions, quelle ivresse sur tous ses traits! c'était un chef d'école qui se voyait renaître dans ses élèves; c'était un père heureux et fier de ses enfants dont il entrevoyait dans l'avenir le bonheur et la gloire. Un jour, il m'en souvient, l'un de vous s'entretenait avec lui sur les moyens d'exprimer les passions et de peindre la nature : ce grand maître le pressant dans ses bras, dit avec le plus tendre sourire : *En voilà encore*

un qui me console de vieillir. Paroles touchantes, comment vous oublier jamais!

Qui mieux que Grétry, messieurs, sut allier à l'imposante dignité d'un homme célèbre, cet esprit des convenances, ce tact sûr et délicat, cette urbanité française dont il avait pris à la cour les plus parfaits modèles? Vous, artistes distingués, à qui tant de fois il confia l'exécution de ses chefs-d'œuvres, avez-vous jamais éprouvé de sa part le plus simple reproche, la moindre impatience? A cette époque même où son âge, son expérience, sa célébrité lui donnaient en quelque sorte le droit de commander, il vous pria

toujours, il ne cessa de vous identifier à lui : « Ce sont mes frères d'armes, » disait-il, je leur dois la plus grande » partie de mes victoires. »

Ni l'éclat de la renommée, ni les faveurs du souverain, ni le cercle nombreux de ses admirateurs ne purent mettre Grétry à l'abri des coups les plus cruels du sort. Il perdit en peu de temps trois filles dans la fleur de l'âge, et qui déjà fières du beau nom qu'elles portaient, semblaient s'en rendre dignes par leurs talents. Cette perte irréparable, dont la trace ne s'effaça jamais du cœur d'un père, fit trembler quelque temps pour sa vie : ses amis s'empressèrent de lui offrir leurs consola-

tions. « Je n'aurais jamais cru, leur » disait-il, pouvoir survivre au coup » qui m'a frappé; mais si le destin m'a » privé de mes trois filles, la mort de » mon frère vient de me rendre sept » enfants.... » Il fut en effet le père et l'unique soutien de tous ces orphelins, parmi lesquels on compte aujourd'hui des hommes distingués par leur mérite, des mères respectables dont les enfants diront à la postérité : « Si Grétry fit par » son génie les délices de sa patrie et » de son siècle, il fit par ses bienfaits » le bonheur de sa famille. »

Ce furent surtout les hommes de lettres dont ce chantre immortel embellit les productions, qui ressentirent

plus vivement l'heureuse influence de sa gloire. J'ose vous évoquer en ce moment, ombres chéries de *Marmontel*, de *d'Hèle* et de *Sedaine*; vous, ses dignes collaborateurs, dont les ouvrages semblaient donner à sa lyre plus de force et d'harmonie, venez nous dire avec quel charme, quelle fidélité il savait rendre vos idées, exprimer vos sentiments, avec quelle adresse il couvrait de fleurs le moindre précipice, aplanissait la route où quelquefois vous vous étiez imprudemment engagés, et vous soutenant dans votre marche incertaine, vous sauvait les dangers et les fatigues du voyage! Combien de fois lui dûtes vous les lauriers que vous partagiez ensemble! Combien de

fois sur vos simples esquisses vit-on Grétry faire un tableau d'histoire!

Il semble en effet que le grand compositeur se soit surpassé lui-même dans les différents ouvrages de ces trois auteurs dramatiques. Partout on y trouve l'expression de la nature et de la vérité. Chaque note en frappant l'oreille, va droit au cœur, et sans effort se grave dans la mémoire. Aussi tous les chants de ces admirables productions sont-ils répétés sans cesse; ainsi que les vers de Molière, ils sont devenus proverbes parmi nous; ils influent sur les mœurs, ils concourent au bonheur de la société. De combien d'amis resserra les doux liens la touchante romance de *Richard!*

que de familles se sont réconciliées aux accents irrésistibles du quatuor de *Lucile!* Oui, Grétry, l'honneur de s'associer à toi était regardé comme un triomphe; et lorsque tu disais à l'un de nous : « Je me charge de votre ou-
» vrage; » celui-là pouvait dire : je suis
» sûr de partager une couronne. Qui mieux que moi en fit l'heureuse épreuve? Jeune encore, caché sous un des rayons de ta gloire, j'osai placer mon nom obscur auprès du tien; je te dus mon premier succès (1). Honoré de ton estime, j'obtins quelques droits à celle des auteurs dramatiques et des compositeurs fran-

---

(1) Celui de *Pierre-le-Grand*, opéra en trois actes.

çais; je te dois enfin ce qui jamais ne s'effacera de mon souvenir, l'honneur d'être choisi par eux pour déposer sur ta cendre révérée nos larmes confondues, nos regrets d'être séparés de toi.... Mais que dis-je! nous ne perdons que ta dépouille mortelle; ton âme et ton génie sont impérissables : Grétry, tu vivras toujours parmi nous; souvent nous viendrons en ces lieux, devenus l'Élysée des grands hommes, te consulter sur nos travaux, nous animer de ce feu créateur dont ta cendre même fera jaillir encore de vives étincelles; nous y viendrons te faire hommage de nos succès, nous consoler de nos revers; nos successeurs y viendront à leur tour, et comme nous, admirant tes ouvrages, ils

inscriront sur ta tombe cette vérité consolante : « Le temps qui détruit » tout, agrandit et propage une répu- » tation méritée. »

GRÉTRY

EN FAMILLE.

N'EN déplaise à l'ermite qui a jugé à propos, soit dit en passant, de placer son ermitage dans le quartier le plus bruyant, le plus élégant de Paris, on se souviendra long-temps, avec un plaisir enthousiaste, de l'hommage que presque toute la capitale a rendu aux restes du célébre Grétry. Il a blâmé les stations faites devant les deux théâtres lyriques : n'était-ce pas des enfants reconnaissants qui prenaient congé de leur père ? Les larmes qui brillaient dans tous les yeux ; les sanglots qui étouffaient toutes les voix ;

les couronnes qu'on jetait sur le char funèbre de l'honnête homme et du grand musicien ; les concerts religieusement lugubres ; la foule qui a suivi le cortége jusqu'au temple, rien n'a été commandé, médité ; les cœurs n'ont fait qu'obéir à un mouvement spontané de sensibilité et de reconnaissance. Je dis de reconnaissance.... Dans quelle mémoire les chants de Grétry ne sont-ils pas gravés? A qui ces mêmes chants n'ont-ils pas fait éprouver une sensation délicieuse? Quoi qu'en dise le même ermite qui blâme aussi l'épithète de *Molière lyrique* que Grétry, par sa connaissance parfaite de la scène, a si bien méritée, je ne crains pas d'être contredit en assurant que cette pompe funèbre, loin de nous retracer entièrement l'image de la destruction, présentait plutôt à nos yeux le triomphe de l'immortalité sur la mort.

De toutes les pièces de vers que la mort de Grétry a fait éclore, la plus ingénieuse sans doute est celle-ci :

Pour charmer l'ennui de la route,
Grétry, sa lyre en main, traversait l'Achéron ;
Ramez donc, dit-il à Caron ;
Que faites-vous ? — . . . . . J'écoute.

Ce quatrain est de M. P. Villiers.

On ne sera peut être pas fâché de trouver ici une épître composée en huit heures, et prononcée par Fabre-d'Eglantine sur le théâtre de Liége dont il était acteur, lors du voyage que Grétry fit dans sa patrie. Cette épître, assez rare, fut d'une grande utilité à son auteur, comme on le verra plus loin :

Filles de Mnémosyne ! ô vous, divines sœurs,
Dont le souffle enfanta les arts consolateurs !

Vous qui, du haut du Pinde, avez vu l'Ionie
Dans les murs de Milet célébrer le génie!
Alors que Timothée, en ces murs glorieux,
Mêla ses doux accords à la langue des dieux;
Vous, dont les chastes mains tressèrent les guirlandes
Que la Grèce à sa lyre appendit en offrandes,
Aujourd'hui sur ma tête agitez vos flambeaux,
Et prêtez à mes vers quelques charmes nouveaux:
Je chante en vos parvis un autre Timothée.

Cette antique cité que la Meuse argentée,
Dans son plus beau vallon arrose avec plaisir;
Dont l'heureux citoyen alentour voit fleurir
Et l'épi de Cérès, et les fruits de Pomone,
Le pampre verdoyant de l'amant d'Érigone
Et trouve en ses foyers, où règne la gaîté,
Le premier de nos biens, la douce liberté;
Liége, enfin, de Milet aujourd'hui la rivale,
Prépare de Grétry la pompe triomphale.

Grétry, son digne fils comme il l'est d'Apollon,
De ses premiers accents réjouit ce vallon;
Par le talent bientôt guidé vers l'Étrurie,
De ce goût délicat qui germe en sa patrie,
Il sent développer en lui tous les trésors:
Déjà le cœur s'émeut à ses tendres accords;
Et la France, soudain, partageant son délire,
Applaudit chaque fois aux accents de sa lyre.
Que de tableaux divers! quelle fécondité!
Comme il a su toujours avec variété,

De mille passions exprimer le génie,
Donner à chaque objet une nouvelle vie!

Du sauvage *Huron* veut-il peindre les mœurs?
La noble liberté lui prête ses couleurs;
Du joug des lois sa lyre avec fureur murmure;
Et le comble de l'art peint la simple nature.
Plus tranquille, plus doux dans un charmant réduit,
Par des chemins de fleurs ensuite il nous conduit:
C'est là qu'est le tableau d'un fortuné ménage.
Hélas! du bon vieux temps aimable et sainte image,
Lucile, nos regrets naissent de tes vertus,
Et GRÉTRY peint en toi des mœurs qui ne sont plus.

Ainsi, simple toujours, mais toujours simple en maître,
Il chanta *Salenci* sur la flûte champêtre;
A sa voix pastorale un charme m'a surpris;
Je me crois transporté sous des berceaux fleuris,
Où l'amour tout en pleurs, où la vertu plaintive
D'un ruisseau sinueux font retentir la rive;
Et quand la rose enfin ramène la gaîté,
Je ne vois plus qu'aux champs quelque félicité.

Cependant à la ville un attrait me rappèle;
J'écoute l'hymne saint de l'amitié fidèle:
O *Blanford!* ô *Nelson!* que vos élans sont doux!....
Mais ou sont les amis qui pensent comme vous?

Ah! détournons nos yeux du funeste égoïsme,
Et des temps reculés admirons l'héroïsme:
La trompette *samnite* appèle les guerriers;
Écoutez-la, Français, et cueillez des lauriers.

Tirtée, ainsi Tirtée, intrépide Bellone,
Secouait ton flambeau : c'est dans Lacédémone,
De ses chants belliqueux, qu'il embrasait les cœurs;
Il y soufflait la guerre et toutes ses fureurs.

Mais tel que le soldat qui d'une main guerrière;
De son glorieux front efface la poussière,
La poussière des camps; sitôt que de la paix
L'olivier bienfaisant ombrage les guérêts,
Son âme, des combats oubliant les alarmes,
Vient caresser Vénus, se livrer à ses charmes:
Tel GRÉTRY déposant le clairon martial,
Prend le luth de l'amour et n'a point de rival.

Laisse, laisse Thalie évoquer l'art des fées,
Pour dresser à l'amour de magiques trophées!
Vas, si les cœurs séduits par trop de fiction,
Aiment du merveilleux la vaine illusion,
GRÉTRY seul a prêté des charmes à Zémire.
Si l'ombre de *Molière* à tes pieds en soupire,
Console ce grand homme, et dis-lui qu'Apollon
Accueille tous les arts dans le sacré vallon :
Que, souriant à tous sous un même platane,
Souvent il place *Orphée* auprès d'*Aristophane*.

Source de la lumière, ô toi, père des arts!
Des chefs-d'œuvre divers sur ton autel épars,
Des travaux de Grétry, des chants de ce grand homme,
Auquel, dis-nous, auquel faut-il donner la pomme?
Est-ce quand de son luth l'esprit et la fraîcheur
Embellissent *Lucette* et son amant vainqueur?

Est-ce quand de *Cliton*, de sa fausse maîtresse,
Il nous peint tour à tour la fourbe et la finesse ?
Ou quand de *Clémentine*, ivre de sentiment,
Il fait tomber la rose aux pieds de son amant ?
Ou bien quand son génie, excitant son audace,
Pour vaincre *Marsias*, il se met à ta place ?
Est-ce alors, dis-le nous, que, honteux de l'affront,
Midas doit voir Grétry le laurier sur le front ?
Ah ! suspends ton arrêt ! et vois, fils de Latone,
Alonze et Léonor réclamer la couronne.
Le folâtre *Pierrot* la demande en riant,
Et l'avare *Gripon*, *Gripon* même y prétend.

Accours, viens nous tirer de cette incertitude,
Famille de *Silvain !* quitte ta solitude ;
O miracle de l'art ! écoutons leurs accents :
Par quel charme céleste êtes-vous si touchants,
Vous, *Hélène et Silvain ?* vous, *Pauline et Bazile ?*
GRÉTRY, de la vertu comme tu peins l'asile !
Vas, cet ouvrage seul éternise ton nom,
Et la voix de l'Europe est celle d'Apollon.

Qu'entends-je ? les clameurs d'une injuste cabale
S'élèvent aux accents d'*Andromaque et Céphale*.
En vain de ces ingrats le pitoyable cri
Veut ravir l'œil au goût et la palme à Grétry :
Le goût s'est élevé ; sa main sur le Parnasse,
Au doux chantre liégeois marque une juste place.
Cette place est au temple où Thalie, en ses jeux,
Eclaire les esprits en égayant les yeux.

De tes concitoyens la main amie et juste,
O célèbre Grétry, place en ces lieux ton buste;
C'est la patrie en corps qui te rend ces honneurs;
Par la gloire inspirés, ses nobles sénateurs
Couronnent par la tienne un règne de justice;
La cité s'embellit de leur dernier service.
Là, tu partageras l'encens libre et flatteur
Que chaque citoyen brûlera pour l'acteur;
Là, du talent sublime, et l'emblême et l'enseigne,
Tu charmeras Welbruck dont tu pares le règne;
Là, ce prince chéri, doux et juste à la fois;
Là, son ami de cœur, l'organe de ses lois,
Admireront toujours ta patrie et son zèle;
Comme toi l'illustrant, ils t'aimeront comme elle.

De ce trône des arts, sans crainte, à tous les yeux,
Élève hardiment ton front victorieux;
Ce n'est point le ciseau du flatteur mercenaire
Qui fit saillir les traits que le public révère;
Ce n'est point de la main d'un peuple intéressé
Que cet insigne autel à ton nom fut dressé:
La vérité l'élève et la reconnaissance.
Tu connais ta patrie. Eh! crois-tu qu'elle encense
L'idole qu'en secret son cœur n'aimerait pas?
Non: l'esclave applaudit et murmure tout bas;
Mais ici tout est libre; ici l'antique Rome
Retrouverait son sceau sur le front de chaque homme.
Loin, loin la servitude; ici son dur lien
Est le dernier des maux du dernier citoyen.
Brille donc, noble artiste, au temple de Mémoire;
Le cri d'un peuple libre est celui de la gloire.

Jouis donc des transports de ce peuple enchanté,
Et travaille toujours pour la postérité.

L'auteur du *Philinte de Molière* et des *Précepteurs*, était, comme nous l'avons dit, comédien au théâtre de Liége, lorsque Grétry, cédant aux vœux de ses concitoyens, et accompagné par M. Louis, architecte, fit un voyage dans sa patrie. Peu de talents comme acteur; tous les torts d'une très-mauvaise tête; beaucoup d'inexactitude dans ses devoirs, avaient attiré à Fabre-d'Eglantine non seulement la disgrâce de son directeur, mais encore celle des magistrats, au point que, chassé avec éclat du théâtre, il lui était même défendu de prendre place parmi les spectateurs. Cette mésaventure n'arrangea pas ses affaires, qui étaient dans un très-mauvais état; poursuivi par ses créanciers, ne pouvant fuir, et cédant au chagrin, à la honte qui l'accablait, on assure que, dans

un nouvel accès de son effervescence ordinaire, il était sur le point d'attenter à sa vie!... (Nous aurions perdu deux chefs-d'œuvre). Tout à coup il apprend que Grétry, attendu, désiré depuis si long-temps, arrive dans les murs de Liége; il apprend que les bons Liégeois viènent de décider que le buste de leur compatriote serait couronné sur le théâtre. Sa tète se monte, sa verve s'échauffe : il compose en huit heures l'épître de cent quarante-six vers qu'on vient de lire; armé de son manuscrit, les yeux remplis d'une noble audace, il se précipite vers le théâtre, renverse les gardiens qui veulent l'arrêter, s'élance sur la scène.... On venait de couronner le buste. A sa vue on se tait; il lit, n'est interrompu que par les transports de la plus bruyante ivresse, et achève sa lecture au milieu des applaudissements. Son sort est changé : les magistrats et le peuple

ordonnent au directeur d'oublier le passé, et de lui rendre son état.

Grétry, se rendant, le lendemain de la première représentation de Zémire et Azor, chez la reine Marie-Antoinette, dont il était, à cette époque, le maître de chant, ne fut pas peu surpris, en traversant une galerie, de voir un garde-du-corps lui porter les armes, honneur qu'on ne faisait qu'aux princes et aux ministres. *Monsieur le chevalier,* lui dit-il, *vous vous trompez : je suis Grétry.* Le garde-du-corps lui répondit, avec la brusque vivacité d'un factionnaire : *J'étais hier à Zémire et Azor.* Le garde-du-corps, à coup sûr, aimait la musique.

Quelques jours avant de finir sa glo-

rieuse carrière, il dit, avec beaucoup de gaîté, au juge-de-paix de Montmorenci, M. Regnard, qui le visitait souvent à l'ermitage d'Emile : « Mon voisin, faites attention à ce que je vais vous dire; je veux être enterré à Montmorenci, et de plus, qu'on laisse à côté de moi une place pour vous : je serai certain, du moins, de reposer en paix, quand vous viendrez l'occuper.

Grétry ne concevait pas comment un avocat pouvait se charger de la défense d'un criminel, lorsqu'il avait la conviction intime de son forfait. *N'ayez jamais une pareille tâche à remplir*, disait-il à un jeune homme qui se destinait au barreau; *ce serait mentir à votre conscience, et dans votre état on doit toujours être vrai.*

Tout le monde ne sait pas que Grétry avait mis en musique le premier acte d'Œdipe à Colonne, poème qui, par des circonstances qu'il serait inutile de rapporter ici, passa dans les mains de Sacchini. Interrogé par moi sur le mérite de ce premier acte, il me répondit : *Oui, j'en étais assez content, mais je l'ai jeté au feu.*

Il avait lu quelque part qu'il était dangereux dans la carrière des arts de laisser après soi des productions qui, le plus souvent, sont médiocres, pour ne pas dire plus. Il réfléchit, ouvre une armoire pleine de manuscrits, se les fait apporter au coin de son feu, les y jète, cahier par cahier, et armé de ses pincettes, en presse la destruction totale. Dans ce moment important pour

lui, on sonne, et on annonce M. de Croix, homme d'un grand mérite, et amateur de musique. *Que faites-vous là, monsieur Grétry?* est le bonjour de M. de Croix. — *Vous le voyez, je condamne au feu, sans nulle pitié, tout ce que je crois capable de porter, après moi, quelque atteinte à ma réputation.* — *Bonté divine! des airs charmants, des duo pathétiques....* — *Oui, monsieur de Croix, et même des airs de danse, si vous le trouvez bon.* Et notre mélomane de saisir, au risque de se brûler, les lambeaux de musique que les flammes dévoraient; mais Grétry, inébranlable dans sa résolution, de les lui disputer avec ses pincettes...; et la victoire lui resta.

A une députation de l'Institut au château des Tuileries, Grétry, qui en faisait partie, fut interrogé par Buona-

parte, sur le lieu de sa naissance. En apprenant qu'il était de Liége : C'est étonnant, répondit l'ex-empereur; je croyais que Liége ne produisait que des *cloutiers*.

Grétry, assistant à un dîner, où se trouvait M. Bouchon, traducteur trop exact de *Don Quichotte*, quelqu'un remarqua ou crut remarquer de la ressemblance entre lui et ce même M. Bouchon. J'en vois une très-grande, dit Grétry, puisque je suis de Liége.

On lit, page 78, tome Ier des *Mémoires, ou Essais sur la Musique*, le paragraphe suivant : « J'ai commencé un *De profundis* selon les idées que j'ai de la musique d'église; j'y travaille

rarement, et lorsque je ne suis pas pressé par mes ouvrages dramatiques. J'ai d'ailleurs, je l'espère du moins, le temps de le finir : car je ne veux pas qu'il soit exécuté de mon vivant. Quand il sera tel que je le désire, je le mettrai sous enveloppe, avec cette inscription : *Pour être exécuté à mes funérailles*. Cette idée n'est pas triste pour l'homme qui désire d'être regrété. Que celui qui a le moins d'amour-propre dise s'il ne voudrait pas l'être; et si, de toute manière, cette idée est sombre, j'en ai besoin pour traiter mon sujet. »

Cette phrase date de vingt-six ans; et il est d'autant plus probable que ce *De profundis* fut achevé par notre célèbre compositeur, que lui-même, quelques jours avant son départ pour l'ermitage d'Emile, où il ne vécut que cinq semaines, prit le soin de placer,

dans son porte-feuille de voyage, quelques cahiers de musique et du papier réglé, en me disant : *J'emporte mon* De profundis, *je veux le retoucher; d'ailleurs je me suis rappelé un trait de chant de l'ancienne partition d'*Elisca, *que je vais y ajouter.* Il me chanta le trait qui, en effet, est d'une mélodie touchante et religieuse. Il travaillait encore à cette addition huit jours avant sa mort; et lorsque M. Berton, pour qui il a toujours eu l'estime la plus particulière et l'amitié la plus grande, vint le voir, craignant bien, d'après le bruit public, de jouir, pour la dernière fois, de la vue de ce vénérable maître, il lui parla avec un sang-froid admirable de ce *De profundis*, qui, selon lui, n'allait pas tarder à être exécuté; il ajouta même : *Mon cher Berton, c'est toi que je charge de ce soin; mon bon Persuis me rendra le service d'en diriger l'exécution : tu*

t'entendras avec lui. Mais écoute, mon bon ami : j'ai toujours remarqué que les contre-basses avaient, dans les églises, un son extrêmement sourd; pour éviter cet inconvénient, je te prie de les faire placer sur des marche-pieds très-élevés.

Qu'on se fasse une idée, s'il est possible, du saisissement douloureux que devait éprouver M. Berton!... Grétry lui dit encore : *Tu devrais, mon ami, passer cette nuit à l'ermitage.* Et sur ce que M. Berton, incapable de supporter plus long-temps tout ce que sa situation avait de pénible, lui objecta son devoir, qui le rappelait ce soir là même à l'académie royale de musique, il ajouta : *Tant pis, mon ami. — Mais je compte revenir vous voir après-demain. — Après-demain! il ne sera plus temps....* Il expira deux jours après.

Voilà des détails qui, je l'espère, établissent, d'une manière sans réplique, l'existence de l'intéressante production qui devait présider aux obsèques de Grétry. Plusieurs d'entre nous étant absents, on mit les scellés à l'ermitage. Un de mes beaux-frères obtint du juge-de-paix la permission de rapporter à Paris le précieux portefeuille de travail, ficelé et cacheté. M. Persuis fut appelé; on lui présenta les papiers que contenait ce portefeuille, et il n'y trouva, ainsi que nous, que quelques traits de musique, sans suite, sans ordre, et auxquels le plus habile maître n'aurait pu rien comprendre. Qu'on juge de notre accablement! Tout Paris attendait un *De profundis* de Grétry; on avait été même jusqu'à assurer qu'il avait fait une messe entière. Un marchand de musique était venu me proposer de lui vendre le droit de faire graver le manuscrit de

cette prétendue messe ; et comptant sans doute sur un prompt débit, il n'avait pas craint de m'offrir une somme exorbitante. Nous crûmes long-temps à la possibilité de retrouver le *De profundis* sous les scellés. Notre espoir fut trompé ; et dans les nombreux manuscrits que Grétry avait jugé à propos de conserver dans une armoire à Paris, et qui, au moment où j'écris, sont encore déposés chez le notaire de la succession, on n'a pu découvrir une seule ligne de musique latine. Voilà la vérité qu'il importe que l'on connaisse. Qu'est devenu ce dernier ouvrage de Grétry? nous l'ignorons. Existait-il en effet? Grétry n'a jamais trahi la vérité. Tout ce qu'il en a dit à M. Berton ne venait-il pas d'une imagination ébranlée par la maladie? Grétry n'a pas déliré un instant, et a conservé ses facultés jusqu'à son dernier soupir.

L'ex-empereur Napoléon fit appeler Grétry, après une représentation de Zémire et Azor, à la cour. D'où vient, lui dit-il, que j'entends toujours à merveille les airs de vos opéras? — C'est, répondit Grétry, que je n'ai point l'habitude de placer le piédestal sur le théâtre, et la statue dans l'orchestre.

Dans les *Réflexions d'un Solitaire*, manuscrit précieux que nous a laissé notre parent, on trouve un chapitre intitulé : *Dissertation sur un verre d'eau*. Il en parlait souvent avec complaisance; et, en effet, ce chapitre a une tournure originale et piquante. Grétry conçut l'envie de l'écrire, en voyant une de mes sœurs puiser un verre d'eau à la petite fontaine de l'ermitage d'Emile.

Monvel, auteur de l'opéra des *trois Fermiers*, dont la musique est de Dezaides, vint proposer à Grétry de faire celle de *Blaise et Babet*. Comment! lui dit Grétry, vous ne donnez pas à Dezaides cette pièce, suite des *trois Fermiers?* — Nous sommes brouillés; il m'a joué un tour.... et il faut absolument que vous me vengiez. — Mon cher Monvel, en supposant que j'accepte votre proposition, à peine aurais-je fini le premier morceau de chant, que vous serez raccommodés, et vous viendrez alors m'exposer votre embarras d'un air piteusement triste... Tenez, tenez, Monvel, remportez votre poème, restons amis, et que ce ne soit pas la vengeance qui nous fasse travailler ensemble.

Ce que Grétry avait prévu arriva. Monvel et Dezaides eurent une explication, et se raccommodèrent huit

jours après. Mon oncle m'a dit qu'il s'était vu obligé plusieurs fois, dans le temps le plus brillant de sa carrière, de faire la même réponse à certains auteurs, qui l'un après l'autre, ne songeaient à lui que pour être vengés. Si j'avais écouté ces messieurs, me disait-il, on aurait fini par me donner le surnom de *vengeur lyrique*.

Quelques années avant sa mort, il fut prié, par un auteur très-fécond, de le venger aussi d'un compositeur italien dont il avait à se plaindre, et avec qui il avait obtenu un succès très-brillant. Le poème que je vous propose, disait-il à Grétry, est le meilleur qui sortira jamais de ma plume : mon premier opéra ne le vaut pas, certainement. — Et sur ce que Grétry ne lui objecta cette fois que son grand âge et ses infirmités, il fit faire par un autre compositeur la musique de ce chef-

d'œuvre, qui n'eut qu'un très-faible succès.

Un compositeur célèbre, mais étranger, et dont je tairai le nom, était très-bien avec l'ex-empereur Napoléon. Travaillez donc, lui dit un jour celui-ci ; faites-nous entendre une de vos productions composée exprès pour nous. — Sire, je sollicite un poème vainement. — Eh bien ! remettez en musique celui de *Zémire et Azor*, répondit Napoléon en lui tournant le dos. J'ai toujours cru que cette réponse cachait une épigramme.

Le même compositeur étranger rencontra Grétry, quelque temps après, au théâtre Feydeau, lui fit part du conseil que Napoléon lui avait donné, et qu'il avait suivi, car il ajouta, en s'excusant d'ailleurs du ton le plus affectionné : Mon cher monsieur Grétry,

permettez-moi de vous faire entendre un jour quelques morceaux de cet opéra... Je serai si heureux de recevoir vos conseils !

Grétry fut un peu étourdi de cette aventure, et m'avoua, non sans quelque émotion, qu'il ne se serait jamais attendu à éprouver ce chagrin à la fin de sa carrière.

La directrice d'un théâtre lyrique de Paris crut pouvoir, parce que l'auteur des paroles n'existait plus, se permettre de faire jouer à son spectacle les *Evénements imprévus* et l'*Amant jaloux*, avec une nouvelle musique. Ce ne fut qu'un triomphe de plus pour Grétry. La première représentation de ces *nouveaux Evénements imprévus*, prouva que l'ancienne musique était, pour ainsi

dire, consacrée. Les plus violents murmures se firent entendre d'abord pendant et à la fin de chaque morceau ; et lorsque le duo : *Serviteur à monsieur La Fleur,* arriva, le motif qu'avait choisi M. Ferrari, auteur de cette musique, parut si complètement ridicule, que le public, pour punir les audacieux, fit cesser sur-le-champ la représentation. M. Mengozzi, compositeur gracieux et chanteur aimable, avait été choisi pour l'*Amant jaloux ;* mais il vit le piége dangereux, et il se retira en homme d'esprit.

M. Laïs, désirant faire remettre au théâtre l'opéra d'*Amphitryon,* paroles de Sédaine, musique de Grétry, vint trouver ce dernier peu de temps avant sa mort. Il voulait ajouter un air à son rôle de *Sosie.* Grétry, malgré les souf-

frances qu'il éprouvait, et qui ne lui donnaient presque point de relâche, composa aussitôt, sur des paroles que je fis, un air charmant, qu'il écrivit sur le dos d'une carte. M. Laïs a chanté plusieurs fois cet air. J'en appèle à la mémoire de ce célèbre chanteur : ce dernier morceau de Grétry était le chant du cygne.

Ce fut à peu près dans le même temps qu'il ajouta six morceaux de chant à l'opéra d'*Elisca*, nécessités par les changements que j'avais faits à ce poème. Le public, qui les a entendus, a remarqué que le génie de Grétry n'avait rien perdu de sa fraîcheur.

Il existe de lui deux partitions non exécutées : la première est celle de

Séraphine, ou *absente et présente*, comédie en trois actes, et composée il y a plus de vingt ans. Il m'a toujours dit qu'il croyait cette musique, qui est du genre espagnol, plus forte et plus piquante que celle de l'*Amant jaloux*. Le poème de cet ouvrage, avec de légers changements, ne pourrait produire que de l'effet.

La seconde partition est celle de *Zelmar*, ou *l'Asyle*, opéra en deux actes, dont j'ai fait les paroles, et reçu, il y a plus de douze ans, au grand opéra. On nous avait souvent flattés de l'espoir de l'entendre exécuter; mais les administrations successives de ce premier théâtre de l'Europe ont éprouvé tant de déchirements, que.... Et puis.... et puis.... *festina lentè*.

Grétry, rencontrant le poète Le-

mierre dans les premiers jours de la révolution française, lui dit : Eh bien! Lemierre, vous ne nous faites donc plus rien, plus de tragédies? — Eh pourquoi? répondit le poète; la tragédie court les rues.

Ce dernier ne rencontrait jamais Grétry sans lui dire : *Salut à l'intombable.*

Pendant les répétitions de *Colinette,* un administrateur fit prier Grétry de se rendre au comité, où on lui dit qu'il était urgent de hâter la représentation de cet ouvrage, parce qu'un plus long délai ferait perdre à sa musique tout le charme de la nouveauté. Pourquoi? demanda-t-il. — Eh! parbleu, lui répondit-on, les garçons de théâtre, les allumeurs et les balayeurs

chantent tous vos airs à tue-tête depuis le matin jusqu'au soir.

Grétry se retira charmé de la nouvelle.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit, entouré un soir, dans le foyer du théâtre Favart, d'un grand nombre d'auditeurs, passait en revue tous les compositeurs de musique, et assignait à chacun d'eux la place qui lui était due. Dans cette nomenclature très-détaillée il avait oublié Grétry ; et sur la remarque que lui en fit un musicien de l'orchestre : Oh ! pour celui-là, répondit-il, qu'on le mette à la tête ou à la queue, pourvu qu'il soit tout seul.

Grétry avait, pour les productions de Monsigny, la vénération la plus

particulière ; et il m'a dit souvent qu'il donnerait un de ses opéras tout entier pour les quatre notes que Monsigny a placées sur ces paroles : *N'y pensons plus*, qui se trouvent dans un duo de *Felix*, chanté par Thérèse et son amant.

Lorsque mon oncle me parlait de ma cécité, il ajoutait très-souvent : toute réflexion faite, mon neveu, tu es fort heureux d'être privé de la vue ; je ne suis jamais plus tranquille, plus recueilli que quand je ferme les yeux, et cela m'arrive souvent.

On se souvient sans doute encore du fameux personnage, nommé Leblond, qui était parvenu à ne rien laisser réussir au théâtre sans lui, et

dont la police à la fin a enchaîné le zèle dangereux et mercenaire. Auteurs, acteurs, tous lui devaient de l'argent ou des billets de spectacles. Rampant comme tous les gens de son état, il avait trouvé le moyen de s'introduire chez Grétry, qui, ayant toujours abhorré le secours de la cabale, lui disait chaque fois qu'il le voyait, et j'en suis le témoin auriculaire : Faquin, je vous donne des billets pour que vous ne siffliez pas mes ouvrages, mais je vous défends de les applaudir, il n'ont pas besoin de vous. Ce Leblond vint un matin dire à mon oncle : Je viens de chez Monsieur Daleyrac, il ne me donnera plus de billets. — Vous lui aurez, sans doute, joué quelque tour? — Non, M. Grétry, il est mort hier au soir. Cette nouvelle annoncée aussi brusquement, troubla beaucoup Grétry ; Leblond ajouta : Le théâtre Feydeau ne manquera pas de faire quel-

que chose pour célébrer sa mémoire ; mais vous, M. Grétry, ah ! quand vous mourrez, quelle fête on vous fera !

Ce sont les propres expressions du quidam; elles prouvent qu'un imbécile peut deviner juste.

Grétry disait, toutes les fois qu'il montrait, à l'ermitage d'Emile, les portraits de ses trois filles, voilà trois ingrates qui m'ont quitté.

Il voulut absolument assister au service de feu Solié, acteur du théâtre Feydeau, dont il estimait les productions agréables ; et sur ce que je lui dis que sa santé, déjà très-chancelante

alors, aurait dû l'engager à ne pas se rendre à cette cérémonie funèbre, il me répondit : J'ai été bien aise de donner à la mémoire de Solié, ce témoignage public de mon estime ; et puis.... ne faut-il pas que je me prépare à la mort ?

Il avait, je puis m'exprimer ainsi, tant d'amour pour le talent d'Haydn, qu'il ne pouvait se décider à profiter de ses entrées au théâtre Français, de peur d'y entendre ses symphonies.

Lorsqu'il entendait, dans son jardin de l'ermitage, le chant du merle, il manquait rarement de dire : Voilà le paillasse du rossignol.

A une députation de l'institut, au-

près de l'ex-empereur Napoléon, qui, sur son trône, recevait le salut de tous les membres, Grétry remarqua Mercier le dramaturge, qui, fidèle à son opinion, avait passé devant le trône avec peu de respect. Quelle singulière salutation as-tu faite, lui demanda Grétry? Parbleu, répondit Mercier, deux pouces, deux pouces.

A une séance de la classe des beaux arts, David, assis près de Grétry, s'amusait à faire le crôquis d'une Africaine dans son costume primitif. Ce dessin peut devenir précieux, lui dit Grétry. Veux-tu qu'il le deviène encore plus, répartit David? écris, sous ce dessin, quelque chose analogue à ton art. Grétry prit la plume et écrivit: *Une blanche vaut deux noires.*

Il est faux, comme l'a prétendu je ne sais quel folliculaire, que Grétry ait dit au curé de Montmorency : monsieur le curé, je ne veux pas être enterré chez vous, parce que vos cloches sont fausses. M. l'abbé Grandjean, curé de cette commune, homme d'ailleurs fort recommandable, n'a été reçu qu'une seule fois par Grétry, à l'ermitage d'Emile, deux ans avant sa mort, et sa santé, alors, ne nous donnait aucune inquiétude ; notre illustre parent a toujours montré, au contraire, le désir d'être inhumé à Montmorency ; mais nous avons cru devoir désobéir à cette dernière volonté.

M. Neukum, fils adoptif d'Haydn, et pour qui Grétry avait l'amitié la plus grande, eut l'attendrissant courage de le raser entièrement deux heures

après sa mort, pour le modeler en plâtre.

Ici je m'arrête pour donner à la suite de cet ouvrage la forme qu'il n'a pu prendre jusqu'à présent, et qui, j'ose le dire, va lui donner plus de mouvement, plus d'intérêt; c'est Grétry qui parlera lui-même; outre que je mets à contribution, comme on s'en appercevra aisément, ses mémoires ou essais sur la musique, une grande partie de ce qui va suivre m'a été rapportée par mon digne parent que je quittais peu, et dont la conversation aimable et instructive fourmillait de traits ingénieux que je recueillais avec le plus grand soin. C'est donc Grétry qui parle à présent.

Quoique l'on chante souvent dans l'opéra-comique, l'on ne chante pas

toujours ; il y a chanter pour parler et chanter pour chanter. Dans *Isabelle et Gertrude*, par exemple, Isabelle chante : *Quel air pur!* avec tous les accompagnements de l'orchestre : sa mère qui est dans le pavillon ne l'entend point. Survient Dorlis qui la tire par sa jupe ; elle fait un petit cri ; sa mère se lève effrayée. Il faut que les hommes aiment singulièrement le plaisir pour se prêter ainsi aux illusions théâtrales ; ils font bien, car plus de sévérité détruirait l'art dramatique.

Lorsque les sens sont trop calmes, j'ai souvent éprouvé que l'imagination se refuse à ce qu'on veut en arracher ; il est dangereux alors d'en forcer les ressorts. Dans ce cas il est utile de faire un peu d'exercice, soit en se promenant à grands pas où en s'agitant

de quelqu'autre manière ; après quoi l'on est souvent étonné de trouver le point juste qui fait naître et apprécier les idées. Le contraire est souvent nécessaire lorsque l'imagination trop exaltée fait perdre la mesure et le jugement ; alors une lecture étrangère d'un quart d'heure, une visite dans un appartement voisin, enfin une diversion quelconque, vous rend ce que j'ai appelé le point juste, exempt de longueur et d'exagération.

———

Dans le premier manuscrit de *Richard Cœur-de-Lion*, Sedaine faisait dire à Blondel, acte premier, scène troisième, avant son grand air : *Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers ; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux sons de mon violon. Comment, aux sons de mon*

violon! m'écriai-je, en interrompant Sedaine qui me faisait lecture de son poëme; *y pensez-vous*? — Eh bien, quoi, me répondit-il avec sa brusquerie ordinaire, mais toujours vraie, Blondel n'a-t-il pas un violon à la main? — Soit, mais le langage, au théâtre.... — Oui, oui, j'entends, il faut dire ce qui n'est pas. — Tenez, supprimez votre violon, et mettez : *Les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accents de l'amitié*. — Bon voilà les accents de l'amitié à présent! diable d'homme! vous me faites toujours mettre du Phébus dans mes poèmes!... Il grommela quelques instants entre ses dents, mais le violon fut supprimé.

J'ai remarqué en général que les ouvrages que j'ai composés dans la belle saison, se ressentent de son influence.

Le Huron, le Tableau Parlant, l'Ami de la Maison, la Fausse Magie, la Rosière, Colinette à la Cour, la Caravane et Panurge, sont ceux qui me semblent avoir une certaine fraîcheur qui les distingue. Si les circonstances s'y prêtaient, je travaillerais pendant l'été sur un poème aimable, et l'hiver sur une pièce plus sérieuse et plus intriguée. Au reste, en tout temps, le bonheur dont l'artiste jouit, influe infiniment sur ses productions.

En appelant le pays de Liége, le pays des bonnes gens, j'éprouverai, sans doute, des contradictions : l'on pourrait à plus juste titre appeler ce pays, plus qu'aucun autre, celui des vertus et des vices. En effet, dans le temps de ma jeunesse, la vertu s'y montrait sans ostentation, et le vice

sans hypocrisie. Qu'il me serait doux d'y voir fleurir le commerce et les arts, autant qu'il m'en paraît susceptible par sa position et le génie de ses habitants! Partout environné de nations aussi commerçantes que formidables dont il sépare les limites, il devrait jouir de tous les avantages de la liberté et de la neutralité. Si l'artiste y trouvait de l'encouragement, combien de têtes vigoureuses sortiraient du petit pays de Liége!

On en peut juger par Gaspart Lairesse, surnommé le Raphaël hollandais; Bertholet, Flémal, Jean Warin, médaillistes; Renckin, inventeur de la machine hydraulique de Marly, dans un temps où cette partie de la physique était au berceau; Démarteau inventeur de la gravure à la manière du crayon; Grand-Jean, oculiste, aussi célèbre par le succès de ses opérations

que par sa piété envers les pauvres; Paschal Taskin, luthier, seul héritier du talent des Ruekere; Fassin et Desfrance, dont les tableaux acquièrent chaque jour un plus grand prix; feu le chanoine Hamal, dont les ouvrages en musique ne sont pas assez connus; et si je ne craignais de blesser la modestie du plus respectable magistrat, de l'homme constamment aimé du peuple, et dont Anacharsis nous eût transmis les vertus s'il fut né parmi le Grecs, ne citerais-je pas Fabry?

Le caractère du Liégeois est un : il aime la vérité; il est inébranlable, obstiné, lorsqu'il croit suivre ses traces; mais il devient docile lorsque, avec douceur, on lui montre ses égarements. Secondé par une imagination forte, le travail le plus obstiné ne le décourage pas. Bon pere, bon mari, bon fils, bon soldat; il a reçu tous ces dons de la

nature. On trouve le Liégeois dans les armées de toutes les puissances ; mais il sera bientôt déserteur s'il n'est pas reconnu pour le meilleur soldat de son régiment. Sa tête s'exalte aisément pour le bien, quelquefois pour le mal ; quelquefois imbécile à l'excès, il semble qu'il n'y a que la médiocrité qui lui soit refusée. Faut-il être surpris que parmi ce peuple il naisse quelquefois un monstre qui, étonnant l'Europe de ces forfaits, déshonore une nation qui joint la franchise helvétienne à l'énergie du peuple anglais, qui attend avec impatience l'instruction que les chefs de la république devraient lui faciliter. Ce monstre qui la déshonore est-il si dangereux? Non. Il ne connaît pas l'hypocrisie; il marche en plein jour la tête levée; mais le glaive de la justice saura bientôt l'abattre.

Que les états de Liége ayent la force

d'être unis, non pas lorsqu'il est question de leurs droits honorifiques ou lucratifs, mais seulement lorsqu'il s'agit du bien public ; qu'ils sachent, d'une voix unanime, protéger le commerce, récompenser publiquement le citoyen homme de génie ou industrieux ; qu'ils sachent établir des manufactures, soit pour la tannerie, soit pour le fer, soit pour l'exploitation du charbon de terre, dès qu'elles seront en activité et en rapport, qu'on en fasse la concession à des particuliers dignes de récompense, qui s'enrichiront encore en payant aux états la rente des premiers capitaux ; que le prince si connu par sa bonté et par l'amour qu'il porte à son peuple, daigne, par quelques distinctions flatteuses, engager tour à tour les riches monastères à suivre cet exemple ; il ne faudra pas cinquante ans pour voir disparaître les mâsures et les haillons des habitans

d'Outre-Meuse. Ce n'est pas, sans doute, par un musicien que doit être traité un sujet aussi important; mais il m'est bien doux, quoique éloigné de ma patrie depuis mon bas âge, de lui prouver que je n'ai pas cessé d'être citoyen.

Le mouvement ou le rhythme agit plus puissamment sur l'âme que la mélodie ou l'harmonie. On pourrait dire qu'il est pour l'oreille ce que la symétrie est pour les yeux. Le bas peuple de Rome a une manière toute particulière de psalmodier ses chansons en s'accompagnant d'une grande guitare nommée *calachoue*; mais les artisans plus rapprochés de la bonne société, chantent avec le goût, l'expression et la précision que les autres peuples admirent dans les Italiens.

Il m'arriva, dans ma jeunesse, un accident qui, je crois, a influé sur mes organes relativement à la musique. Je puis être dans l'erreur; mais il est sûr que nul homme n'oserait affirmer le contraire.

Dans mon pays, c'est un usage de dire aux enfants que Dieu ne leur refuse jamais ce qu'ils lui demandent le jour de leur première communion. J'avais résolu depuis long-temps de lui demander qu'il me fît mourir le jour de cette auguste cérémonie, si je n'étais destiné à être honnête homme et un homme distingué dans mon état : le jour même je vis la mort de près. Étant allé l'après-dîner sur les tours pour voir frapper les cloches de bois dont je n'avais nulle idée, il me tomba sur la tête une solive qui pesait trois ou quatre cents livres. Je fus renversé sans connaissance.

Le marguillier courut à l'église chercher l'extrême onction. Je revins à moi pendant ce temps, et j'eus peine à reconnaître le lieu où j'étais; on me montra le fardeau que j'avais reçu sur la tête : allons, dis-je, en y portant la main; puisque je ne ne suis pas mort je serai donc honnête homme et bon musicien. On crut que mes paroles étaient une suite de mon étourdissement. Je parus ne pas avoir de blessure dangereuse; mais en revenant à moi je m'étais trouvé la bouche pleine de sang. Le lendemain je remarquai que le crâne était enfoncé, et cette cavité subsiste encore.

J'étais peut-être arrivé à l'époque où le caractère change; mais il est certain que je devins tout-à-coup rêveur d'habitude; ma gaîté dégénéra en mélancolie; la musique devint un baume qui charmait ma tristesse; mes

idées furent plus nettes, et ma vivacité ne me reprit plus que par accès. Lorsque je travaille long-temps il me semble que ma tête a conservé quelque chose de l'étourdissement que je sentis après le coup dont j'ai parlé.

Je partis pour Rome au mois de mars de l'année 1759; j'avais dix-huit ans. Mon conducteur, qui se nommait Remacle, était un messager qui, malgré son grand âge, faisait par année deux voyages de Liége à Rome et de Rome à Liége; il en faisait quelque fois trois. Il était très-honnête homme avec les jeunes gens qu'il conduisait et ramenait; mais il était bien le plus fin des contrebandiers; il portait en Italie les plus belles dentelles de Flandre; et les jeunes étudiants qu'il conduisait n'étaient qu'un prétexte pour

cacher son commerce. Il rapportait de Rome des reliques et de vieilles pantoufles du pape; il en fournissait tous les couvents de religieuses de la Flandre et des Pays-Bas. Il en tirait de l'argent, des dentelles, des présents de toute espèce. Cet homme était riche et avare; nous lui disions souvent : veux-tu donc mourir sur les grands chemins, Remacle? Il nous répondait avec son air juif : hélas! je ne suis pas aussi riche que l'on croit; d'ailleurs, quand je ne fais qu'un voyage par année, je fais une maladie en automne, et j'aime mieux voyager.

Son trafic l'obligeait de faire d'immenses détours pour éviter les endroits où il était soupçonné; de manière que pour conserver sa santé, selon lui, il faisait environ deux mille lieues par année, portant plus de cent livres sur le dos.

Le jour de mon départ pour Rome arriva enfin ; je le désirais impatiemment. Je ne voyais que larmes, je n'entendais que soupirs depuis huit jours. Le terrible Remacle arriva au jour fixé : il entra chez mon père sans se faire annoncer ; il était une heure après dîner. Son apparition fut un coup de foudre pour ma famille. Je ne lui donnai pas le temps de parler ; je saute sur ma valise, que je mets sur mon dos ; je me jète à genoux, les mains jointes, pour demander la bénédiction de mon père et de ma mère. *Que Dieu te bénisse, mon cher enfant*, me dirent-ils, et j'avais disparu. Le voisinage était aux portes pour me voir partir ; je fis signe à chacun de ne point m'arrêter, et mon vieux mentor leur disait, en courant après moi : Soyez tranquilles, j'en aurai soin.

Que les larmes de ma mère et sur-

tout de mon père me firent une vive impression! leurs physionomies respectables, où était répandue la pâleur de la mort, leurs bras élevés vers le ciel pour l'implorer en ma faveur; ce tableau pieux me fit une sensation que je ne puis rendre. Mon vieux mentor me conduisit dans son village, à trois lieues de Liége, où je trouvai deux étudiants qui nous attendaient pour faire route ensemble. L'un était abbé; il me parut faible et languissant et je sentis un retour de courage sur moi-même à l'aspect de ce frêle voyageur. L'autre était un jeune chirurgien; il était gai, vif, sans souci; je le jugeai un compagnon de voyage fort amusant, et je ne me trompai pas.

Je témoignai à ces jeunes gens combien j'avais été fâché de ne m'être point trouvé chez mon père lorsqu'ils y étaient venus pour faire connaissance

avec moi. Nous fûmes bientôt amis, surtout le jeune chirurgien et moi. Il me dit à l'oreille que ce pauvre abbé, à la mine allongée, ne ferait que vingt-cinq lieues de son pied mignon. J'avais remarqué, ainsi que lui, que notre abbé avait le pied d'une longueur démesurée. Quant à vous, ajouta-t-il en riant, vous n'en ferez que cinquante, et j'en suis fâché, car je vous aime beaucoup. Nous verrons cela, lui dis-je.

Nous partîmes donc le lendemain à cinq heures du matin. Le vénérable Remacle, l'abbé, le chirurgien et moi, et un gros garçon champenois, nommé Baptiste, associé honoraire de Remacle, voilà ce qui composait notre caravane. On nous fit faire dix lieues ce jour là à travers les bruyères et les forêts des Ardennes. Notre abbé ne mangea pas le soir ; le petit chirurgien et moi nous dévorâmes. Tout en sou-

pant il me disait : je serais fâché que notre abbé ne fît pas ses vingt-cinq lieues ; car j'ai prédit qu'il les ferait.

Le lendemain, même promenade que la veille. Notre arrière-garde, c'est-à-dire notre pauvre abbé, arriva au gîte long-temps après nous. J'en étais inquiet ; je voulus sortir pour aller à sa rencontre ; mais le petit espiègle, suppôt d'Hippocrate, me retint, en m'assurant que l'abbé aimait à marcher lentement, et qu'il n'y avait pas d'humanité à moi de vouloir presser sa marche.

Il arrive enfin, se traînant à peine. Après qu'il se fut reposé, il nous dit, en versant des larmes, qu'il n'avait pas la force de nous suivre ; qu'il resterait quelques jours dans l'auberge pour guérir les plaies qu'il avait aux pieds et qu'il retournerait ensuite chez son père. Nous approuvâmes tous son pro-

jet, excepté le chirurgien qui ne dit mot. Les larmes de ce pauvre abbé redoublèrent lorsqu'il parla de la surprise que son apparition causerait à son père et à ses parents qui l'avaient tous comblé de présents et de bénédictions au moment de son départ et devant lesquels il n'oserait se montrer sans honte. Remacle le consola, en lui apprenant qu'il n'était pas le premier jeune homme liégeois qu'il abandonnait sur la route, et il lui en nomma plusieurs. Notre petit espiègle, qui ne parlait pas depuis long-temps, demande enfin au messager combien nous avions fait de lieues. — Hier dix, aujourd'hui autant, et si vous comptez les trois lieues de votre ville à mon village, cela fait vingt-trois lieues. Il s'approche de mon oreille en me disant : il en manque deux, je suis furieux. — Tais-toi, barbare, lui dis-je. On alla se coucher. Croira-t-on que notre chirurgien suivit

l'abbé dans sa chambre et parvint à lui persuader qu'il devait se remettre en marche le lendemain. Il visita ses pieds, lui pansa ses plaies, et lorsque nous fûmes le lendemain matin dans la chambre de l'abbé, croyant le trouver au lit, nous le vîmes tout habillé, le paquet sur son dos, et le petit drôle qui lui donnait le bras pour descendre l'escalier. Malheureux! lui dis-je, tu veux donc voir périr ce pauvre abbé? — Oh que non, que non, me dit-il; il a prié dieu cette nuit, monsieur l'abbé; tu es un impie, toi; tu ne crois pas aux miracles.

Le pauvre garçon fit encore trois lieues, aidé par le petit camarade qui le soutenait; mais une fois arrivé à l'endroit où nous devions déjeûner, il perdit le reste de ses forces avec l'espoir de nous suivre. Je me mis en colère contre le chirurgien. Ne te fâche

pas, me dit-il; il a fait vingt-cinq lieues, et je ne veux pas qu'il aille plus loin. L'abbé se mit au lit, et nous le quittâmes en lui conseillant, après qu'il se serait bien reposé, de louer un cheval pour se rendre chez lui. Nous continuâmes notre route. Je m'aperçus vers le soir de la même journée, que notre brave lui-même restait en arrière, et qu'il faisait d'inutiles efforts pour ne pas boiter. Je le guettais souvent; je lui vis porter son mouchoir à ses yeux après avoir regardé le ciel avec fureur. Je m'assis un instant pour l'attendre. Dès qu'il fut près de moi, je lui criai: allons courage, monsieur l'abbé ! — qu'appèles-tu, monsieur l'abbé ? Il voulut me sauter aux yeux; je levai mon gros bâton. — Oh, hé, jeune homme, lui dis-je, sais-tu que tu n'es peut-être pas ici le plus fort, si ce n'est en méchanceté?

Il me regarda fixement, et puis prenant son parti :

Allons, me dit-il, je suis un chien.

— Mais, dis-moi, comment te trouves-tu ?

— Pas trop bien, je l'avoue.

— Pour moi je souffre horriblement, continua-t-il, et je peux à peine me traîner.

— J'ai souffert autant que toi ce matin, lui dis-je; je me suis efforcé d'aller; et maintenant je me trouve mieux ; suis mon exemple, efforce-toi, la même chose ne tardera pas à t'arriver : allons, marchons.

Je voulus lui donner le bras: jamais, jamais, me dit-il en s'éloignant.

Le lendemain fut encore pénible pour nous ; mais dès que nous fûmes arrivés à Trèves, nous nous trouvâmes aguer-

ris, faits à la fatigue et aux injures du temps.

Le jour de la première représentation du *Huron*, j'étais dans une telle perplexité, que trois heures étant à peine sonnées, je fus me poster au coin de la rue Mauconseil; Là, mes regards se fixaient sur les voitures et semblaient attirer les spectateurs et solliciter leur indulgence. Je n'entraî dans la salle que lorsque la première pièce fut jouée; et lorsque je vis qu'on allait commencer l'ouverture du *Huron*, je descendis à l'orchestre. Mon intention était de me recommander au premier violon (Lebel); je le trouvai prêt à frapper le premier coup d'archet; ses yeux étaient enflammés, les traits de son visage changés au point qu'on aurait pu le méconnaître; je me retirai sans mot dire, et fus saisi d'un

mouvement de reconnaissance dont je n'ai jamais perdu le souvenir.

Si j'ai jamais passé une nuit agréable, ce fut celle qui suivit le succès de cet ouvrage. Un peintre de mes amis vint me trouver le lendemain ; je veux, me dit-il, te montrer quelque chose qui te fera plaisir ; — allons, lui dis-je, car je suis fatigué d'entendre des lectures de pièces. — Comment déjà ? — Bon, tu vois un homme auquel depuis ce matin on a offert cinq pièces reçues aux Italiens. Tout ou rien, est un adage qui se réalise à Paris. Les poètes qui m'ont honoré de leurs visites, sont ceux que j'avais sollicités vainement pour avoir un ouvrage. — Ah ! me dit mon ami, j'ai bien ri hier à l'amphithéâtre ; j'étais entouré de ces messieurs, et à la fin de chaque morceau, ils s'écriaient : *Ah! il fera ma pièce, vous verrez, messieurs, l'ouvrage que je lui destine!*

Si l'on finissait un air comique : *Ah! j'ai aussi de la gaîté dans mon ouvrage; bravo, bravo, c'est mon homme.* Enfin, poursuivit le peintre, as-tu accueilli quelques uns de ces messieurs? — Non; je leur ai dit que Marmontel méritait la préférence, puisqu'il avait bien voulu se hasarder avec moi.

Je sortis avec mon ami; il me conduisit dans une petite rue derrière la comédie italienne; puis m'arrêtant devant une boutique, je vis : *au grand Huron, N., marchand de tabac.* J'entrai, j'en pris une livre, parce que je le trouvai, comme de raison, meilleur que partout ailleurs.

Un jour, dans mon voyage à Rome, une grosse allemande, maîtresse de l'auberge où nous nous arrêtâmes pour

dîner, me témoigna une tendresse toute particulière. Mon camarade, le jeune chirurgien dont j'ai parlé plus haut, me dit : Vois-tu, mon beau garçon, comme tu vas faire des conquêtes en chemin. Dès que nous fûmes à table cette femme vint m'ôter mon couvert pour en substituer un autre d'argent; elle m'apporta ensuite un morceau de pâtisserie très-délicate. J'en offris à mes compagnons, et le suppôt d'Esculape continuait à me faire mille plaisanteries. Au dessert elle revient avec un verre de liqueur qu'elle me porte elle-même à la bouche. Que signifie cela, dis-je au messager, notre conducteur?

Je n'en sais rien, me dit-il.

Nous nous levons enfin pour partir; la maîtresse du logis vient à moi les bras ouverts, me presse contre son sein en fondant en larmes et me disant mille

choses en allemand que je n'entendais pas.

Je sors avec mon espiègle qui riait comme un fou. Je ne riais point, cette femme m'avait attendri. Bientôt nous fûmes suivis du messager que nous attendions avec impatience ; il nous apprit que cette bonne femme était mère d'un jeune homme auquel je ressemblais, et qui était parti depuis quelques jours pour aller faire ses études à Trèves ; il nous dit aussi qu'elle avait absolument refusé le payement de notre dîner, qu'elle m'avait beaucoup recommandé à lui, et s'était informée si j'avais de l'argent pour aller jusqu'à Rome.

Quant au pauvre abbé, dont on a vu plus haut le pitoyable état, il avait suivi le conseil que nous lui avions donné ; après quelques jours de repos il avait acheté un cheval pour se rendre

chez lui. Ma mère (qui m'a conté ce détail depuis) était à la grand'messe de notre paroisse aux fêtes de Pâques; dans l'instant où elle n'offrait des vœux au ciel que pour un fils qu'elle aimait et qu'elle croyait trop faible pour soutenir la fatigue d'un si pénible voyage, l'imagination frappée des rêves de toute une famille allarmée qui me voyait sans cesse abîmé de fatigue, pâle, déchiré et respirant à peine dans le coin d'un cabaret; c'est dans ce moment qu'elle aperçoit l'abbé. Ses yeux cherchent partout son fils qui doit être avec lui : la foule l'empêche d'approcher, mais elle ne le quitte pas de vue un instant. Elle parvient enfin à lui faire dire qu'elle désire lui parler : — Quoi, monsieur, c'est vous! où est mon fils? Comment se porte-t-il? Il lui apprit que je continuais courageusement ma route; et il lui raconta sa déplorable histoire.

Ma mère l'entraîna à dîner chez elle, où il fut bien carressé; mais la condition était rude, il fallut entrer dans les plus petits détails d'un voyage qui blessait son amour-propre.

Cependant nous cheminions vers notre but assez péniblement; mais le chirurgien faisait souvent diversion à nos fatigues par ses espiègleries. En voici une qui me parut un peu forte.

Nous étions dans les environs de Trente. Pendant que nous nous reposions en attendant le souper, il était allé, comme à son ordinaire, fureter dans toutes les chambres et embrasser toutes les filles de l'auberge. S'il n'eût fait que cela, il eût été pardonnable. Cependant nous soupons et l'on nous sert des mets que le messager n avait pas demandés, ensuite plusieurs bouteilles de très-bons vins étrangers. Le

petit chirurgien avait l'air d'être du secret, et il plaisantait beaucoup, en disant qu'il ressemblait, trait pour trait, à un jeune mari que l'hôtesse venait de perdre.

Nous étions curieux, le messager et moi, de savoir ce que cela signifiait; et, après le souper, nous allâmes nous en informer. Nous trouvâmes l'hôtesse avec son mari, âgé de quatre-vingts ans, auquel le chirurgien avait arraché deux dents. il avait saigné la femme qui n'était guère plus jeune; il avait saigné une jeune fille qui avait la jaunisse.

Abominable homme, lui dis-je, sais-tu assez ton métier pour oser porter la main sur un vieillard, une vieille femme près de descendre au tombeau? — C'est pour cela qu'il n'y a rien à

craindre, me dit-il ; ne faut-il pas que je m'exerce?

— Tais-toi, bourreau, lui dis-je, et souviens-toi que si tu continues à t'exercer de la sorte, nous t'abandonnons.

Pendant que nous traversions le Tyrol, un petit événement accrut beaucoup, dans l'esprit de notre guide, la considération qu'il me témoignait. A l'approche d'un petit bourg, je m'aperçus par ses gestes et l'altération de son visage qu'il était troublé par quelques craintes. Je lui en demandai le sujet. Ah! me dit-il, que je voudrais être à demain! je pénétrai la cause de ses inquiétudes, et je vis qu'il avait besoin en ce moment de toute sa prudence et de la nôtre. Il m'exhorta à répondre laconiquement aux questions

qu'on pourrait me faire sur son compte dans le bourg, et à ne point parler des détours de notre route. Soyez tranquille, lui dis-je, si nous babillons ce ne sera pas pour vous nuire.

Nous arrivons cependant dans le lieu tant redouté; on nous fait entrer dans une grande salle basse, autour de laquelle beaucoup de voyageurs étaient assis sur des bancs. Leur silence, leur ennui, l'aspect du lieu, rendaient la scène très-lugubre. Remacle prit sa place dans un coin, posant à ses pieds son énorme bissac. Bientôt entrent quatre espèces d'alguasils de finance, que la mine de Remacle m'aurait fait juger tels, si je ne les eusse appréciés d'avance. L'un d'eux va droit au paquet de notre guide et le soulève en remarquant qu'il le trouve bien lourd. Remacle se lève, le chapeau à la main, et lui dit en allemand qu'il était le con-

ducteur de ces deux jeunes gens qui allaient étudier à Rome. L'archer vint aussitôt à moi, et me dit :

— Vous êtes bien jeune et bien maigre, meinherr, pour faire un aussi grand voyage.

— Ah! le courage, lui répondis-je, supplée à la force, et j'ai bonne envie de m'instruire.

— Dans quelle science?

— Je suis compositeur de musique, meinherr, et assez connu déjà dans le pays de Liége.

Diable ! dit-il en souriant et en s'asseyant près de moi. Ses confrères s'approchèrent en même temps et me firent d'autres questions auxquelles je fis des réponses risibles qui les occupèrent assez pour donner le temps à Remacle

de se rassurer. Il se sentit même la force de payer d'audace et de faire un coup de maître. Il ouvre son sac aux yeux de tous, en tire des hardes, du linge, puis une moitié de bas de laine garnie d'aiguilles à tricoter, et une très-grosse pelote de laine qu'il pose sur ses genoux, et voilà mon homme qui tricote d'un air tranquille. Ses genoux apparemment ne l'étaient point, car la pelote tombe et s'en va roulant dans les jambes des commis. Remacle fit une grimace effroyable. Je me lève très-lestement, et d'un coup de pied je lui renvoie sa pelote, en leur présentant une bouteille de vin, dont je proposais à ces messieurs de goûter; ce qu'ils acceptèrent sans façon. Pour achever la diversion, j'appelai le petit chirurgien que je leur présentai comme un garçon très-habile dans son art, cherchant toujours à exercer ses talents; il leur offrit en effet son petit ministère

pour eux, leurs femmes et leurs enfants; mais ils n'en usèrent pas comme de mon vin. La bouteille vidée, ces messieurs sortirent sans avoir chagriné personne, et répétant dans leur baragouin, moitié allemand, moitié français, que nous étions des jeunes gens beaucoup aimables.

Remacle vint aussitôt à moi, me serra la main et me témoigna par ses regards, combien il était reconnaissant. Il commanda un excellent souper et du meilleur vin, et ne cessa, tout en mangeant, de vanter ma prudence. A la fin du repas, je lui dis :

Eh bien, Remacle! vous voyez que nous sommes vos amis; vous ne refuserez pas à présent de nous dire ce que c'est que cette mystérieuse pelote de laine.

— Vous allez le savoir, dit-il, je n'aurai plus rien de caché pour vous.

Il déroule environ un pouce de laine qui était à la superficie, et nous fait voir de superbes dentelles de Flandre destinées à orner les rochets des cardinaux. Ah ! mon ami, me dit-il, si j'avais vu ma pelote entre les mains des archers, je crois que je serais tombé roide mort.

Cela étant, dis-je, je me tiens fort heureux de vous avoir d'un coup de pied sauvé la vie.

Nous nous levâmes le lendemain avec allégresse après une bonne nuit, et nous avions déjà fait trois lieues au lever du soleil.

Peu de jours après nous arrivâmes dans l'Italie. Plus de rochers, plus de

frimas ; la nature avait changé de face en un moment. Avec quel plaisir je me trouvai tout-à-coup dans une prairie émaillée de fleurs ! on eût dit qu'un génie bienfaisant nous avait transportés de la terre aux cieux. Je priai le messager de me laisser jouir un moment de ce délicieux aspect ; mais quel fut mon ravissement, lorsque j'entendis, et pour la première fois, les chants italiens ! c'était une voix de femme, une voix charmante qui me transporta par ses accents mélodieux. Ce fut la première leçon de musique que je reçus dans un pays où je courais m'instruire.

Cette voix douce et sensible ; ces accents presque toujours douloureux, qu'inspire l'ardeur d'un soleil brûlant ; ce charme de l'âme, enfin, que j'allais chercher si loin et pour lequel j'avais

tout quitté, je les trouvai dans une simple villageoise.

La nature est animée différemment dans les pays chauds; et l'homme du nord qui s'y transporte pour la première fois, ne peut se refuser à l'admiration.

Les contrées septentrionales de l'Europe n'ont guères produit d'artiste distingué qui n'ait fait un séjour plus ou moins long en Italie. Il semble que c'est un tribut qu'il doit payer à ce climat privilégié qui, en récompense, assure sa réputation. Ceux qui ne peuvent acquérir que de l'esprit n'ont rien à faire en Italie. La logique des pays chauds est l'action même du génie, qui dédaigne la forme et la subtilité.

Que l'homme du nord, qui s'est vu au milieu de ces têtes bouillantes, dise

s'il ne s'est pas senti entraîné par elles, et s'il ne leur doit pas le foyer qu'il rapporte en sa patrie et auquel il devra ses succès.

A mon arrivée à Rome, *Casali*, *Orisiechio*, l'abbé *Lustrini*, *Joanini del vioncello* étaient les maîtres de chapelle les plus en vogue.

Je trouvai à *Casali* beaucoup de grâces et de facilité, et surtout une figure aimable; je conçus de l'estime pour lui, et je me promis de le prendre pour maître.

Orisiechio était plus soigné dans ses compositions, plus vrai dans l'expression; mais l'air grave et important qu'il affectait en faisant exécuter ses ouvrages, me fit préférer *Casali*.

L'abbé *Lustrini* avait du mérite aussi;

élève d'*Orisiechio*, il en avait pris le style, et avait conservé à la musique d'église l'austérité et la noblesse que l'on ne devrait jamais abandonner; mais il faut plaire, même à l'église. On entend une rumeur sourde lorsqu'un morceau plaît ou déplaît; la séduction gagne les maîtres de chapelle, et ils finissent par confondre le genre de musique d'église et celui du théâtre.

A la fin du règne de Benoît XIV, les abus furent portés si loin, que le pape, qui n'était rien moins que cagot, fut obligé de faire transférer le saint sacrement dans une chapelle latérale, pour empêcher l'irrévérence des Romains qui, tout attentifs et les yeux fixés sur les musiciens, tournaient le dos au maître autel. Il défendit aussi les timballes et toutes sortes d'instruments à vent, et ordonna aux maîtres de chapelle, sous peine d'amende, de

finir les offices de l'après dîner avant la fin du jour. Les ordres du pontife subsistaient encore pendant mon séjour à Rome, et c'était, je crois, la seconde année du règne de *Clément XIII* (*Rezzonico*).

Lorsque les mouvements impétueux se développent chez un enfant, il n'est pas, je crois, de contrainte plus dure pour lui, que d'étouffer ces premiers élans de la nature; surveiller trop un enfant, est, ce me semble, le meilleur moyen d'en faire un imbécile; car, s'il est imprudent, il trouve une punition dans sa propre imprudence, et les leçons qu'il se donne valent mieux que celles qu'il reçoit. C'est une victoire que de se corriger soi-même, et l'on rougit à tout âge d'avoir été corrigé.

Depuis qu'il existe des enfants malheureux sur la terre, aucun ne le fut autant que moi, dès que je fus abandonné au pouvoir du maître de musique le plus barbare qui fut jamais.

Il n'y eut donc plus de plaisir pour moi, dès que je sus que les intentions de mon père étaient de faire de moi un enfant de chœur; le deuil se répandit sur chaque objet, qui, la veille encore, avait charmé tous mes sens; mon âme pressentait tous les coups dont elle allait être atteinte, et cette prévoyance malheureuse porta le trouble et l'inquiétude au sein même du bonheur. Peut-on jouir du présent en redoutant l'avenir! C'est pour bien des gens un miracle de la nature auquel je ne participai jamais.

Mon père, quelque temps avant de me placer, s'occupa de ma voix qui

était très-étendue ; il me conduisit chez le maître de musique de sa collégiale : je ne pus former un son. Êtes-vous sûr qu'il ait de la voix ? lui dit le maître. Oui, sans doute, reprit mon père, en me regardant de travers, venez chez moi, il sera moins timide et vous l'entendrez. Il y vint quelques jours après, il m'entendit, et je fus reçu.

Je ne me rappèle qu'avec peine tout ce que j'ai souffert pendant le temps que j'ai été attaché à l'église de Saint-Denis ; mais il est possible que quelques fragments de cet écrit passent un jour entre les mains de personnes qui confient trop légèrement la jeunesse à des mains dignes au plus d'exploiter les mines du pays. Le désir seul d'adoucir les peines de ces innocentes victimes, me fait entrer dans le détail suivant.

Quoique né d'un tempérament fort délicat, les peines physiques n'ont jamais diminué mon courage ; mes forces semblent s'augmenter avec le besoin qui les fait naître ; le moral, au contraire, est chez moi très-susceptible, et toutes les puissances physiques sont anéanties quand mon cœur est oppressé.

Je faisais six voyages par jour, environ d'un mille, pour me rendre aux trois offices : j'eusse fait ce trajet avec joie ; mais j'avais vu punir rigoureusement la moindre négligence, même involontaire; et la crainte de subir un pareil traitement me rendait mes devoirs insupportables: ce que je craignais arriva. Un jour que la pendule de mon père s'était arrêtée, j'arrivai trop tard aux matines qui se chantaient entre cinq et six heures du matin ; je fus puni pour la première fois ; on me fit tenir

deux heures à genoux au milieu de la classe. Que de mauvaises nuits je passai ensuite! Cent fois le sommeil fermait mes yeux, et cent fois la frayeur m'éveillait; je prenais enfin mon parti; et, sans consulter ni l'heure ni le temps, je me mettais en route, souvent dès trois heures du matin, à travers les neiges et les frimas; j'allais m'asseoir à la porte de l'église, tenant sur mes genoux ma petite lanterne, à laquelle je réchauffais mes doigts; je m'endormais alors plus tranquillement; j'étais sûr qu'on ne pourrait ouvrir la porte sans m'éveiller. L'heure de la leçon offrait un champ vaste aux cruautés du maître de musique : il nous faisait chanter chacun à notre tour, et, à la moindre faute, il assommait, de sang froid, le plus jeune comme le plus âgé; il inventait des tortures dont lui seul pouvait s'amuser; tantôt il nous mettait à genoux sur un gros bâton

court et rond, et, au plus léger mouvement, nous faisions la culbute. Je l'ai vu affubler la tête d'un enfant de six ans d'une vieille et énorme perruque, l'accrocher en cet état contre la muraille, à plusieurs pieds de terre, et là, il le forçait, à coups de verges, de chanter sa musique qu'il tenait d'une main et de battre la mesure de l'autre ; ce pauvre enfant, quoique très-joli de figure, ressemblait à une chauve-souris clouée contre un mur, et perçant l'air de ses cris. C'était toujours en notre présence qu'il accablait de coups le premier qui avait transgressé ses loix barbares ; de pareilles scènes, qui étaient journalières, nous faisaient tous frémir ; mais ce que nous redoutions le plus, c'était de voir terrasser le malheureux sous ses coups redoublés ; car alors nous étions sûrs de le voir s'emparer d'une seconde d'une troisième, d'une quatrième vic-

times, coupables ou non, qui devenaient tour-à-tour la proie de sa férocité ; c'était là sa manie. Il croyait nous consoler l'un par l'autre, en nous rendant tous malheureux ; et lorsqu'il n'entendait plus que soupirs et sanglots, il croyait avoir bien rempli ses devoirs.

Que l'on juge de ce que j'ai dû souffrir pendant quatre ou cinq années que j'ai passées dans cette horrible inquisition. J'ai été long-temps le plus jeune, le plus faible, le plus sensible, et cependant le moins maltraité ; mais malgré tous mes efforts pour lui plaire, malgré tous les progrès rapides que je faisais dans la musique, il saisissait la moindre circonstance pour me ranger dans la classe commune ; j'étais la victime sans tache réservée pour les grandes occasions, et mes larmes avaient le droit de sécher celles du plus malheureux ; j'eus beau employer la dou-

ceur, le travail, la soumission, rien ne put me mériter un traitement plus doux; la seule bienveillance que je méritai (du moins la regardais-je comme telle) ce fut d'être choisi par lui, tous les deux jours, pour aller chez le marchand de tabac; j'avais soin d'ajouter quelques pièces de monnaie, de mes petites épargnes, pour que sa tabatière fût mieux remplie; j'obtenais pour toute récompense, un coup-d'œil d'approbation, et je me croyais trop heureux. Croira-t-on cependant, et c'est une bizarrerie inconcevable, que jamais je n'ai dit un mot à mes parents des peines que j'ai souffertes? mon père, qui était considéré du chapitre et craint du maître de musique, l'aurait perdu sans ressource, s'il avait soupçonné ma situation.

Malheur à l'artiste qui, trop captivé

par la règle, n'ose se livrer à l'essor de son génie! il faut des écarts pour pouvoir tout exprimer; il doit savoir peindre l'homme sensé qui passe par la porte, et le fou qui saute par la fenêtre.

A la première représentation de Lucile, le quatuor *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* fit couler les larmes des spectateurs, surpris d'être émus par de nouveaux ressorts dans le pays de la galanterie.

Ce morceau de musique a servi, depuis qu'il est connu, pour consacrer les fêtes de famille.

Un jeune homme dont je devrais savoir le nom, étant à la première représentation de cette pièce, aperçut le duc d'Orléans essuyant ses yeux

pendant le quatuor; il se présente le lendemain avec confiance au prince qui ne le connaissait pas : monseigneur, dit-il en se jetant à ses genoux, j'ai vu pleurer votre altesse hier au quatuor de *Lucile*; j'aime éperdûment une demoiselle qui appartient à un gentilhomme de votre maison; il refuse de nous unir, parce que ma fortune ne répond pas à la sienne, et j'implore votre protection. Le prince lui promit de s'instruire de l'état des choses, et le mariage fut fait peu de temps après. Je demande si à cette noce on chanta le quatuor.

Je me trouvai moi-même, quelque temps après, chez un homme qui s'était opposé infructueusement au mariage de son frère; la jeune épouse, belle comme Vénus, se présente chez le frère de son mari; elle y est reçue

très-poliment, c'est-à-dire froidement; cependant, comme j'aperçus que les caresses de la dame jetaient du trouble dans le cœur de son beau-frère, je les engageai à s'approcher du piano; je chantai le quatuor avec effusion de cœur, et j'eus le plaisir de voir, après quelques mesures, le frère et la sœur s'entrelacer de leurs bras en répandant les larmes si douces de la réconciliation.

S'il est permis de joindre l'épigramme à ce que le sentiment a de plus précieux, je rapporterai l'anecdote suivante. Des officiers de judicature, créés sous les auspices d'un ancien ministre dont les opérations n'avaient pas eu l'approbation publique, assistaient, dans leur loge, à un spectacle de province. On représentait la tragi-comédie de *Samson*. *Arlequin*

luttait sur la scène avec un dindon qui, s'étant échappé, se réfugia dans la loge de ces officiers; aussitôt le parterre se mit à chanter en chœur : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

Lorsqu'on joua Lucile, la comédie italienne n'avait encore donné aucune pièce dans laquelle le sentiment prédominât; aussi dès que le quatuor fut fini, les spectateurs reçurent Cailleau avec des éclats qui semblaient dire : *Nous allons rire avec le bon nourricier de Lucile.* Cailleau fixa le parterre avec un air douloureux, et dit :

Je viens dans la douleur,
Et j'apporte ici le malheur.

Le monologue de Blaise, *Ah! ma femme, qu'avez-vous fait?* fut chanté

et joué par cet acteur inimitable, d'une manière sublime, et je dirai, pour faire son éloge, qu'il parut court. Le poète et le musicien, avaient pressenti les talents de *Cailleau*, en faisant ce monologue.

Son organe commençait à s'affaiblir; mais, chaque jour, il se montrait plus grand comédien. Pour se costumer avec plus de naturel, il avait arrêté un paysan dans les rues de Paris, en le priant de lui prêter son habit; il parut sur la scène les pieds poudreux, et, pour la première fois, la tête chauve. Chacun le félicitait sur son courage à s'être fait raser la tête pout être mieux dans son rôle, lorsqu'il nous apprit qu'il n'avait fait que la moitié du sacrifice, c'est-à-dire, qu'il portait depuis long-temps un faux toupet que personne n'avait reconnu.

Les paroles et la musique eurent un succès égal; l'on demanda les auteurs : Clairval vint, comme au Hûron, me nommer, en ajoutant que l'auteur des paroles était anonyme; il a tort, dit une voix forte, et toute la salle applaudit.

Ma façon de vivre, en Italie, ne fut pas celle que devait avoir tout homme du nord qui se transporte dans les pays chauds, surtout ceux qui, comme moi, sont d'une complexion faible; mon délire était si violent, que je me rappèle avoir écrit à ma mère, dans le mois de décembre suivant, que je couchais couvert d'un seul drap de lit; j'attribuais ce phénomène à la chaleur du climat, et toute cette chaleur était dans mon sang et dans ma tête; la fatigue de mon voyage, les courses que je faisais dans les environs de Rome,

pour connaître les restes précieux de l'antiquité, m'échauffèrent au point que la fièvre me prit ; à la seconde visite du médecin du collège, un vieux hibou nommé Pizelli, me dit, d'un ton grave : *bisogna confessarsi; il faut vous confesser* ; je me mis en colère, en lui soutenant que je n'étais pas malade au point de craindre la mort. Il sortit furieux, en disant que les Liégeois avaient tous des têtes de fer. Le recteur vint me voir ensuite pour me dire que les médecins de Rome étaient obligés, sous peine d'excommunication, de faire confesser leurs malades lorsqu'ils leur trouvaient la fièvre deux jours de suite. Cet usage est louable en ce que le malade n'est point affecté à l'approche du confesseur, dont l'aspect produit très-souvent des suites fâcheuses quand la maladie est devenue plus grave. J'eus la fièvre tierce pendant deux mois ; je brûlais de commencer

mes études ; je n'avais, d'après l'institution du collége, que cinq ans à y demeurer, et deux mois de perdus me semblaient une perte irréparable.

Le jeune chirurgien qu'on m'avait donné pour camarade, était insoutenable ; notre chambre était un cimetière, et il me disait d'un air tendre : *Ah ! mon ami, j'ai perdu mon tibia ; si tu meurs, tu voudras bien permettre*..... Je m'arrangeai pour ne pas lui rendre ce service.

Je me suis ressenti toute la vie des mauvais principes sur le doigter que mon premier maître de clavecin me donna à Rome ; j'ai d'ailleurs contracté depuis l'habitude d'essayer souvent mes idées sur le clavier, en tenant une prise de tabac dans les doigts ; je n'ai

donc que trois doigts de la main droite, et lorsque je m'en donne deux de plus, je ne sais qu'en faire.

On accorde à bien des gens le talent d'exécuter à livre ouvert : je n'ai jamais rencontré ce phénomène, à moins que la musique ne soit aisée ou ressemblante à d'autre musique. Je sais que l'homme qui veut soutenir la gloire d'exécuter à la première vue, montre toute la hardiesse de l'homme qui est sûr de son fait : mais c'est l'auteur lui-même qu'il faudrait satisfaire en ce cas, et non des auditeurs qui ignorent l'expression juste d'un ouvrage qu'ils ne connaissent pas, et qu'ils croyent bien rendu, parce qu'on leur exécute hardiment. Je rencontrai jadis, à Genève, un enfant qui exécutait tout à la première vue; son père me dit, en

pleine assemblée : Pour qu'il ne reste aucun doute sur le talent de mon fils, faites-lui, pour demain, un morceau de sonate très-difficile. Je lui fis un allégro en mi-bémol, difficile sans affectation ; il l'exécûta et chacun, excepté moi, cria au miracle. L'enfant ne s'était point arrêté ; mais, en suivant les modulations, il avait substitué une quantité de passages à ceux que j'avais écrits.

Dès que j'eus fait entendre à Rome quelques scènes italiennes et quelques symphonies, je vis avec plaisir que l'on se promettait quelque chose de moi. Je fus, le carnaval suivant, choisi par les entrepreneurs du théâtre d'Aliberti, pour mettre en musique deux intermèdes intitulés les Vendangeuses. Les jeunes maîtres du pays crièrent au scandale, en leur voyant préférer un

jeune abbé du collége de Liège ; mille bruits se répandirent dans les cafés, mais ils m'étaient favorables ; à Rome, comme ailleurs, on élève l'étranger pour humilier les nationaux.

Je commençais à m'occuper de mes intermèdes, lorsque les entrepreneurs vinrent chez moi pour me dire que l'ouvrage qu'on répétait depuis quinze jours ne répondant point à leur attente, ils avaient engagé le musicien à retirer et corriger sa musique, et qu'il me fallait absolument prendre sa place. Y pensez-vous, messieurs, leur dis-je ? c'est dans huit jours l'ouverture. — Oui, dans huit jours. Ils me firent beaucoup de compliments, vrais ou faux, sur l'impatience que le public témoignait de m'entendre ; je travaillai pendant les huit jours et les huit nuits, entouré de copistes et de mes acteurs ; on répétait le lendemain ce que j'avais

composé la veille; on fit deux répétitions générales. Le bruit de ma témérité s'était répandu, et l'affluence fut si grande qu'on força la garde à la seconde répétition.

Ce qui me coûta le plus, fut de tenir le clavecin aux trois premières représentations; mais je ne pus m'en dispenser: les entrepreneurs me dirent que mon âge intéresserait le public, et contribuerait à mon succès.

Je me rappèle qu'étant au premier clavecin, prêt à faire commencer l'ouverture, j'entendis un hautbois qui n'était pas juste: je le lui fis dire; il s'approcha de moi pour s'accorder, et il me dit à l'oreille : j'ai vu, à la place où vous êtes, les Buranelli, les Jomelli; mais je vous assure qu'au moment d'une première représentation ils ne s'apercevaient pas si un instrument n'était pas parfaitement d'accord. Al-

lons, courage, *signor maestro*, me dit-il, notre opéra réussira; et, en effet, la prédiction fut vraie; le public fit, malgré moi, répéter un air.

La vérité bien saisie plaît dans tous les pays; et le peuple italien, que l'on croit n'aimer qu'une ariette, serait aussi sensible que les Français à la musique dramatique, s'il la connaissait. Voici la situation dont il s'agit.

Un seigneur aimait une vendangeuse; son amant en était jaloux; il vient trouver le seigneur et lui dit: ce n'est pas vous qui êtes aimé de *Lisette*. Eh qui donc? lui dit le seigneur. — C'est un jeune homme fait pour plaire, etc. etc.; et il lui fait l'énumération des qualités du jeune homme. Il quitte la scène brusquement, après son ariette, et se cache pour observer; il revient à pas de loup après un silence, et lui dit:

Ne m'entendez-vous pas? celui dont je parle, c'est moi. *Lisette* est l'objet que j'adore, et *Lisette* est toute à moi. Il sort une seconde fois. Cette situation parut plaisante : le public sentit que les deux sorties de l'acteur, et la seconde partie de l'air, déclamée sans chant, étaient des idées du jeune musicien. J'eus beau faire, il fallut recommencer ce morceau: l'orchestre partit sans mon ordre, et l'acteur suivit.

Il y eut gala le lendemain dans notre collège, à l'occasion de mon succès; les tambours de la ville vinrent m'éveiller, en m'annonçant que ce jour était un grand jour pour moi. Pendant que nous étions rassemblés dans le réfectoire pour déjeûner, je reçus ordre de me transporter, sur-le-champ, au palais du gouvernement. Monseigneur

le gouverneur me reprocha de n'avoir pas observé la loi, qui défend de recommencer aucun morceau de musique au théâtre, sous peine d'amende, (l'amende était, je crois, de cent sequins, ou cinquante louis), à moins que le gouverneur ou son représentant ne l'autorise en laissant descendre un mouchoir blanc sur le bord de sa loge.

Hélas! monseigneur, lui dis-je, j'étais si loin de croire mériter les honneurs du mouchoir, que je n'y ai pas regardé. Il se mit à rire, et j'entendis dire aux Liégeois, qui avaient voulu m'accompagner : bon, nous ne payerons point l'amende. Il me fit plusieurs questions que je reconnus appartenir aux bruits qui s'étaient répandus sur mon compte dans les cafés; j'y répondis simplement en retranchant les exagérations du public. Observez-vous, me dit-il, depuis plusieurs années, un

régime aussi austère qu'on le dit. — Non, monseigneur. — Mais l'on m'assure que vous avez une manière de vivre toute particulière. Je l'assurai que je dînais, comme les autres, au réfectoire; mais que, depuis longtemps, je soupais avec des figues sèches et un verre d'eau. Ce régime me plaît, ajoutai-je, la nature me l'a indiqué, et j'imagine que c'est un baume excellent pour une poitrine fatiguée. Allons, me dit-il, en secouant sa sonnette, je ne veux point qu'une amende viène troubler vos plaisirs; soyez plus exact par la suite.

Je me rappèle une aventure qui m'arriva quelques jours après, et qui aurait pu devenir tragique. En faisant le soir une visite à des dames voisines du collège, je fus assailli, dans l'escalier,

de plusieurs coups d'épées, dont un perça mon habit d'abbé, de part en part, sur la poitrine ; j'oubliai dans cet instant que j'étais à Rome : je parlai et jurai à la française, en courant après mon assassin qui disparut.

Lorsqu'il fut résolu que je partirais pour aller passer le temps prescrit au conservatoire de Rome, il parut d'abord impossible que j'eusse assez de force pour supporter la fatigue d'une route de quatre à cinq cents lieues à pied ; ma bonne mère eut le courage, en répandant des larmes, de travailler au trousseau qui m'était nécessaire ; j'étais le seul de la famille qui parût avoir conservé de la gaîté : j'étais résolu, et j'avais raison de paraître tel ; c'était le seul moyen d'obtenir le consentement de mes parents. Je fus passer

une journée à Coronmeuse, chez ma grand'mère; ses adieux étaient pour moi les plus cruels de tous, car son grand âge ne me laissait pas l'espérance de la revoir jamais. Sa contenance à mon égard n'est jamais sortie de ma mémoire : elle me parla longtemps de mes devoirs envers Dieu, me recommanda beaucoup le soin de ma santé; elle remarqua, sans doute, avec plaisir le courage que j'affectais, et, dans la crainte de l'affaiblir, elle s'efforçait de me montrer une physionomie riante, en même temps que ses pleurs la trahissaient. L'exhortation que me fit son second mari fut d'un genre tout différent : après dîner il me conduisit dans son jardin, il commença par m'enfoncer son chapeau sur ma tête, en disant : *Rodrigue, as-tu du cœur?* — Oui, vraiment, mon grand-papa. Tiens, me dit-il, en fouillant dans sa poche, voilà le présent que je

te fais : il sort en même temps deux pistolets qu'il me présente : prends garde, dit-il, ils sont chargés ; n'en abuse pas, mon fils, je t'en conjure ; mais, si quelqu'un t'attaque.....—Oui, oui, mon grand papa, je saurai bien me défendre. — Allons, voyons, je suppose que cet arbre est un voleur qui te demande la bourse ou la vie, que feras-tu ?—Je lui dirai : monsieur, si vous êtes dans le besoin, je peux bien vous offrir quelques secours ; mais, mais, ma bourse toute entière, dans la situation où je me trouve, c'est ma vie elle-même. Non, me répond mon grand-père, en me montrant l'arbre, c'est tout ce que tu possèdes que je veux avoir. Pan.... je tire un coup de pistolet contre l'arbre. Il met le sabre à la main, s'écrie mon grand-père..... et je lâche mon second coup. Ma grand'mère effrayée, accourt à la fenêtre en criant : Au nom de Dieu,

que faites-vous là? Je tue les voleurs, ma grand'maman, lui répondis-je. Son mari mit les deux pistolets dans ma poche et nous rentrâmes.

Mon premier opéra français, à Genève (*Isabelle et Gertrude*), eut un succès encourageant pour moi. Le public s'y porta avec affluence pendant six représentations; et c'est beaucoup pour une petite ville telle que Genève. Un musicien de l'orchestre, maître à danser, vint chez moi, pour me dire que les jeunes gens de la ville, pour suivre l'usage de Paris, m'appèleraient après la pièce. Je n'ai, lui dis-je, jamais vu cela en Italie. Vous le verrez, me dit-il, et vous serez le premier auteur qui ait reçu cet honneur dans notre république. J'eus beau me défendre; il voulut absolument m'enseigner à faire

une révérence avec grâce. Dès que l'opéra fut fini, on me demanda, effectivement, à plusieurs reprises, et je fus obligé de paraître pour remercier le public. Mon homme, dans son orchestre, me criait: ce n'est pas cela... point du tout.... mais allez donc..... Qu'as-tu donc, lui dirent ses confrères? — Je suis furieux; j'ai été exprès chez lui ce matin, pour lui apprendre à se présenter noblement, voyez si l'on peut être plus gauche et plus bête.

Un habile peintre de mes amis, *Ménageot*, était souffrant; il s'adresse à un médecin, heureusement homme d'esprit, qui, après l'avoir interrogé, nous dit, en sortant de l'atelier: Je me garderai bien de le guérir avant qu'il ait fini son tableau. Sa maladie était effectivement produite par la grande

fermentation du sang et des humeurs, et *Ménageot* n'eût pas achevé, avec la même force, son superbe tableau de la mort de *Léonard de Vinci*, si un médecin ignorant eût calmé à la fois son imagination et l'effervescence de son sang.

J'ai remarqué, pendant mon séjour à Rome, que les Italiens sentent trop vivement pour raisonner long-temps; un *O Dio!* en posant la main sur leur cœur, est ordinairement le signe flatteur de leur approbation. C'est dire beaucoup, sans doute; mais si un soupir, dans ce cas, renferme une rhétorique, il faut convenir qu'elle est peu instructive.

Voltaire, que je vis à Ferney, était d'avis que je me rendisse au plus tôt à

Paris. C'est là, disait-il, que l'on vole à l'immortalité. Ah! monsieur, lui dis-je, vous en parlez bien à votre aise! ce mot charmant vous est familier comme la chose même. Moi, me dit-il, je donnerais cent ans d'immortalité pour une bonne digestion. Disait-il vrai?

Je fis, chez Voltaire, mon apprentissage de cette aisance, de cette amabilité française, que l'on trouvait chez lui plus qu'à Genève. Voltaire, quoiqu'éloigné de Paris depuis long-temps, n'était rien moins que rouillé par la solitude; il semblait, au contraire, avoir transféré à Ferney le centre de la France; la correspondance continuelle qu'il entretenait avec les gens de lettres, était le journal qui l'instruisait chaque jour des mouvements de la capitale, et l'opinion suspendue

semblait attendre pour se fixer, que le législateur du bon goût eût prononcé sur elle.

Genève, et surtout les leçons que j'y donnais, m'ennuyaient davantage quand je sortais de Ferney; tout m'enchantait dans ce lieu charmant, les parterres, les bosquets, les animaux les plus rustiques, me semblaient différents sous un tel maître.

Ses vassaux obtenaient de lui tous les encouragements possibles; chaque jour on bâtissait de nouvelles maisons, et Ferney serait devenu le bourg le plus considérable et le plus considéré de la France, si Voltaire s'y fût retiré vingt ans plus tôt.

Je retrouvai, à Turin, un baron al-

lemand que j'avais connu à Rome, et, comme j'allais à Genève, il me proposa de faire route ensemble; il était pressé et nous partîmes le lendemain. Dès que nous fûmes sortis de la ville, je voulus lui dire: Ah! monsieur le baron, que je suis enchanté de!... Il m'interrompit, et me dit brusquement : monsieur, je ne parle point en voiture. Fort bien, lui dis-je. Etant descendu le soir dans l'auberge, il fit faire grand feu, passa sa robe de chambre, et vint à moi les bras ouverts, en me disant : Ah! mon cher ami, que je suis aise de!.. Je l'interrompis à mon tour, pour lui dire, d'un ton sec : Monsieur, je ne parle pas dans les auberges; il se mit à rire comme un fou, et me fit le détail d'une cruelle maladie dont il était atteint, et se plaignit amèrement du beau sexe romain, qui l'avait, disait-il, traité sans indulgence.

Le jour suivant, nous passâmes le Mont-Cenis; des porteurs se chargèrent de nous en montant; je leur demandai ce que signifiait une croix rouge que j'aperçus dans un précipice : Paix, me dit-on, ne parlez pas. Comment donc ! me disais-je en moi-même, rencontrerais-je partout des barons allemands? Etant arrivé sur la montagne, mes porteurs m'apprirent que le son ou l'écho seul du son de la voix, pouvait déterminer la chute des neiges amoncelées et suspendues sur la tête des voyageurs. La descente de la montagne m'amusa infiniment; je proposai à mon baron de la remonter pour avoir le plaisir de la redescendre; il me refusa et me fit de nouveaux éloges du beau sexe romain.

A Genève, où je trouvai un spec-

tacle français, j'eus bientôt envie d'essayer mes talents, et cet essai n'était pas inutile avant de songer à la capitale de la France. Je demandais partout un poème; mais, quoiqu'il y ait beaucoup de gens d'esprit à Genève, on était trop occupé des affaires politiques, pour donner audience aux Muses; je pris le parti d'écrire à Voltaire, à peu près en ces termes :

Monsieur,

» Un jeune musicien arrivant d'I-
» talie, et établi depuis quelque temps
» à Genève, voudrait essayer ses faibles
» talents sur une langue que vous en-
» richissez chaque jour de vos produc-
» tions immortelles; je demande en vain
» aux gens d'esprit de votre voisinage
» de venir au secours d'un jeune
» homme plein d'émulation ; les Muses

» ont fui devant Bellone ; elles se
» sont sans doute réfugiées chez vous,
» Monsieur, et j'implore votre pro-
» tection auprès d'elles, persuadé que,
» si j'obtiens de vous cette grâce, elles
» me seront favorables dans cet instant,
» et ne m'abandonneront jamais. »

Je suis avec respect, etc., etc.

Voltaire me fit dire par la personne qui s'était chargée de ma lettre, qu'il ne me répondait pas par écrit, parce qu'il était malade, et qu'il voulait me voir chez lui le plus tôt qu'il me serait possible.

Je lui fus présenté le dimanche suivant par madame Cramer, son amie. Que je fus flatté de l'accueil gracieux qu'il me fit! Je voulus m'excuser sur la liberté que j'avais prise de lui écrire: Comment! donc monsieur, me dit-il,

en me serrant la main (et c'était mon cœur qu'il serrait), j'ai été enchanté de votre lettre : l'on m'avait parlé de vous plusieurs fois ; je désirais vous voir. Vous êtes musicien et vous avez de l'esprit! cela est trop rare, monsieur, pour que je ne prène pas à vous le plus vif intérêt. Je souris à l'épigramme, et je remerciai Voltaire ; mais, me dit-il, je suis vieux et je ne connais guère l'opéra-comique, qui, aujourd'hui, est à la mode de Paris, et pour lequel on abandonne Zaïre et Mahomet. Pourquoi, dit-il, en s'adressant à madame Cramer, ne lui feriez-vous pas un joli opéra, en attendant que l'envie m'en prène? car je ne vous refuse pas, monsieur. Il a commencé quelque chose de moi, lui dit cette dame, mais je crains que cela ne soit mauvais. — Qu'est-ce que c'est? — Le Savetier philosophe. — Ah! c'est comme si l'on disait Fréron le philo-

sophe. Eh bien, monsieur, comment trouvez-vous notre langue? — Je vous avoue, monsieur, que je suis embarrassé dès le premier morceau, dans ce vers :

Un philosophe est heureux,

que je voudrais rendre dans ce sens, et je lui chantai,

Un philosophe!
Un philosophe!
Un philosophe est heureux....

L'*e* muet, sans élision de la voyelle suivante, me paraît insupportable. Et vous avez raison, me dit-il; retranchez tous ces *e*, tous ces *phe*, et chantez hardiment un philosof.

L'on pourrait dire aux chanteurs qui se plaignent qu'on les accompagne trop

fort: chantez bien et vous serez bien accompagnés. Nous n'entendons point par-là justifier les abus auxquels des orchestres mal dirigés ne se livrent que trop souvent, ni infirmer cette règle indispensable que les instruments en général ne doivent accompagner les voix qu'avec le demi-jeu, lequel a tous ses degrés et ses nuances comme le jeu plein. On doit les sentir dans un grand chœur même, ainsi que dans une ariette.

Mon opéra de *Zémire et Azor* eut autant de succès dans les provinces de la France qu'à la cour et à Paris. Il rétablit les finances de plusieurs directions prêtes à échouer; il fut traduit dans presque toutes les langues. Un Français me dit avoir assisté à trois spectacles où l'on jouait, le même jour, *Zémire et Azor*, en flamand, en alle-

mand et en français ; c'était à une foire d'Allemagne. A Londres on le traduisit en italien ; on y ajouta un seul rondeau qui n'était pas des auteurs : le public, après l'avoir entendu, cria: Plus de rondeau ! il n'est pas de la pièce.

J'ai remarqué que les compositeurs à la fleur de l'âge, se servent souvent de phrases ascendantes, tandis que ceux qui sont fatigués font le contraire.

Le *Magnifique* n'eut pas un succès éclatant, mais ce qu'on appèle un succès d'estime ; il est resté au théâtre. L'on me disait : Je viens pour la scène de la rose. Je répondais : C'est pour cette scène que l'auteur a fait la pièce. — Elle produisit un effet non équivoque

aux premières représentations. Pour faire l'éloge de la scène et de l'acteur Clairval, je rapporterai qu'une dame, impatiente de voir tomber la rose des mains de la pudeur, ouvrit ses doigts charmants, laissa tomber son éventail sur le théâtre, et fut aussi déconcertée de sa défaite, que le fut Clémentine l'instant d'après.

Lorsque Rousseau fit répéter son *Devin du Village*, il témoigna son mécontentement aux exécutants. Ceux-ci, pour se venger, le pendirent en effigie. Rousseau en fut instruit, et dit à ce sujet : Je ne suis pas surpris qu'on me pende, après m'avoir mis si long-temps à la question.

L'on ne peut imaginer quel esprit de travers régnait alors parmi les sujets de l'Opéra; il subsistait encore lorsque

je donnai *Céphale et Procris.* Fiers d'être applaudis par les partisans de l'ancienne musique, humiliés par la critique continuelle des gens de goût, ne sachant plus s'il fallait révérer ou abandonner leur antique idole, la fierté de l'ignorance et la dissimulation occupaient la place des talents et du zèle.

Lorsque les gens de lettres, surtout les demi-savants, se disputent sur quelqu'objet, ne croyons pas que la cour, les jolies femmes, les petits-maîtres, soient sérieusement de la partie. Ce qu'on peut appeler le beau monde s'amuse de tout. Le sujet le plus grave est un motif de plaisanterie ou le sujet d'une chanson. Madame, disait un jour d'Alembert, nous avons abattu une forêt de préjugés. Je ne suis plus étonnée, reprend la dame, si vous nous

débitez tant de fagots. Par la suite, il faut en convenir, ces fagots ont produit un terrible incendie.

A-t-on remarqué que le *Début du Stabat*, du divin Pergolèse, suit les modulations des *Folies d'Espagne?*

La romance dans *Richard Cœur-de-Lion* m'inquiétait beaucoup à faire : Sedaine partageait mon inquiétude ; je la fis de plusieurs manières, sans trouver ce que je cherchais, c'est-à-dire, le vieux style, capable de plaire aux modernes. La recherche que je fis pour choisir, parmi toutes mes idées, le chant qui existe, se prolongea depuis onze heures du soir, jusqu'au lendemain à quatre heures du matin. Je me rappèle qu'ayant

sonné dans la nuit pour demander du feu : Vous devez avoir froid, me dit mon domestique ; vous êtes toujours là à ne rien faire !

Un accident qui m'arriva à l'âge de quatre ans, et dont j'ai conservé quelque souvenir, prouve que je puis dater de ce temps pour y fixer l'époque de ma raison naissante, et que déjà j'étais sensible au mouvement ou rhythme musical. La première leçon de musique que je reçus, faillit me coûter la vie. J'étais seul, le bouillonnement qui se faisait dans un pot de fer fixa mon attention : je me mis à danser au bruit de ce tambour ; je voulus voir ensuite comment ce roulis périodique s'opérait dans le vase ; je le renversai dans un feu de charbon de terre très-ardent, et l'explosion fut si forte que je restai

suffoqué et brûlé presque partout le corps. Cet accident me rendit la vue faible pour toujours.

La ville de Liége fut long-temps inquiétée par les brigandages nocturnes d'un fameux bandit, nommé Robert, à qui la terreur panique des habitants avait donné le surnom de diable. La police, jour et nuit à sa poursuite, se trouvait toujours en défaut. Mon père, retenu très-tard chez un de ses amis où l'on avait fait de la musique, rentrait un soir chez lui. Au détour de sa rue, il aperçoit cinq hommes dans l'enfoncement d'une porte cochère, et qui semblaient l'attendre. Mon père était brave; cependant les mille et un contes qu'on faisait sur Robert-le-Diable se représentèrent à son esprit; il ne douta pas que ce ne fût Robert-le-Diable lui-

même ou des gens de sa suite, devenue très-nombreuse à cette époque. Il se décide, prend une contenance assurée et passe devant eux; mais Robert-le-Diable, car c'était lui, va à sa rencontre, le chapeau à la main, et mon père ne fut pas peu surpris de l'entendre s'exprimer ainsi : M. Grétry, vous revenez bien tard chez vous; quelle heure est-il? — mais...... il est une heure. — Vous le voyez, *ben-amé*, vous êtes imprudent; je suis Robert, mais ne craignez rien; donnez moi seulement une prise de tabac, que je puisse me vanter, du moins, d'avoir pris du tabac d'un honnête homme. Mon père ne se le fit pas répéter deux fois, et ouvrit sa tabatière au bandit qui, après l'avoir remercié, se tourna du côté de ses gens en leur disant : messieurs, c'est M. Grétry qui joue si bien du violon à la cathédrale et que vous avez entendu ce matin; morbleu, s'il arrive à

l'un de vous de l'inquiéter jamais, lui ou quelqu'un de sa famille.... il aura à faire à moi.

Robert fut arrêté peu de temps après dans un cabaret où il buvait tranquillement, par le bailli de Xhénemont, parent de mon père.

On a vu quelquefois des écrivains et des artistes médiocres qui n'ayant pu faire tomber un ouvrage accueilli du public, ont voulu en dépouiller le véritable auteur pour l'attribuer à d'autres ; c'est ce qui est arrivé au *Tableau Parlant*.

Un musicien italien, aussi ignorant que malhonnête, voulut me contester la musique de cet ouvrage ; il en parla d'abord d'une manière équivoque de-

vant une nombreuse compagnie, dans un château des environs de Paris (à Montigny, chez madame Trudaine). On le força de s'expliquer ; c'était ce qu'il voulait. Il avoua donc, avec l'air de la répugnance, qu'il avait dans son portefeuille presque tous les airs italiens que j'avais, disait-il, fait parodier. On conclut de là que mes ouvrages précédents n'étaient pas plus de moi que le *Tableau Parlant;* cependant la maîtresse du logis et sa sœur qui prenaient intérêt à mes succès en étaient affligées. Elles le furent bien davantage lorsque l'honnête signor descendit son portefeuille où l'on trouva, en italien les airs :

Pour tromper un pauvre vieillard... Del signor Galuppi.

Il est certains barbons. Vous étiez ce que vous n'êtes plus. Del signor Pergolèse.

Le duo :

Je brûlerai d'une ardeur éternelle.
Del signor Trajetta.

Ces dames chantèrent mes airs en italien, non sans quelque chagrin, mais il fallut se rendre à l'évidence ; j'étais un fripon en musique, et rien de plus. Le lendemain, en se promenant dans le parc, la conversation retomba sur moi ; ces dames se rappelaient tout ce que leur avait dit l'ambassadeur de Suède, du plaisir qu'il avait à me voir composer. Avec quelle facilité, disait la dame du château, il fit ces jours derniers en notre présence, la musique sur les couplets de Metastasio.

Ecco quel fiero instante,
Addio mia nice, addio, etc.

Je crois que cet italien nous en impose. Pendant que tout le monde se

promène, allons visiter sa chambre; peut-être découvrirons-nous quelques indices.

Elles y furent effectivement; ces dames trouvèrent des lambeaux de papier de musique en quantité; elles ramassèrent tout et l'emportèrent dans leur appartement avec plusieurs volumes de Metastasio, dont le signor s'était muni pour s'amuser à la campagne, en me rendant ce petit service. Ces dames eurent le courage de rassembler tous ces lambeaux; elles n'y trouvèrent absolument que des brouillons des airs du *Tableau Parlant* sur des paroles de Metastasio; le même air se trouvait avoir été essayé sur deux ou trois sortes de vers différents. La compagnie rentra, l'on se mit à table; ces dames affectèrent de parler de moi avec peu d'estime pour mes talents; mais au milieu de la jouissance du signor, elles firent

apporter les fragments rapprochés les uns des autres.... Notre italien fut couvert de honte, et ne trouvant nul subterfuge pour justifier sa fourberie, il avoua que le besoin l'avait déterminé à parodier mes airs qu'il comptait faire graver, en leur prêtant des noms célèbres. Cette excellente excuse n'empêcha pas qu'il ne fût chassé.

On ne saurait croire combien le comte de Creutz (ambassadeur de Suède) par son amour pour l'art et ses bontés encourageantes pour l'artiste, excita mon zèle et multiplia mes faibles productions, pendant environ huit années qu'il voulut bien m'honorer de l'attachement le plus pur et le plus vrai.

Né d'un caractère tendre, distrait et

mélancolique ; instruit dans toutes les sciences ; auteur d'excellentes poésies très-estimées à Stockolm ; la musique, qu'il aimait de passion, sans être musicien, faisait le bonheur de sa vie.

Il aimait surtout à me voir composer ; cinq ou six heures de travail s'écoulaient en un instant pour lui comme pour moi. Si je trouvais un motif convenable, il le sentait aussitôt, et marquait, par ses exclamations, combien il était satisfait. Lorsqu'il s'apercevait que je tenais la bonne veine, il s'éloignait de moi de peur de me troubler, et il m'applaudissait de loin à voix basse. J'étais souvent étonné d'avoir passé une matinée chez moi sans avoir été dérangé par personne ; mes domestiques m'apprenaient que l'ambassadeur leur avait donné des ordres et de l'argent. Si j'étais peu disposé au travail, il usait de mille petites ruses pour m'y enga-

ger ; tantôt il piquait mon amour-propre, en disant que le morceau qui m'occupait était d'une difficulté horrible à mettre en musique ; tantôt il supposait que je n'avais pas pris garde à une réminiscence que j'avais laissé échapper la veille ; je passais vite à mon piano pour m'en assurer, et dès qu'il m'y tenait c'était pour long-temps, et il fallait travailler. Il n'est sorte de moyens qu'il n'employât pour faire sourire mon imagination.

Si dans quelques sociétés je rencontrais en préludant quelque trait de chant qui lui plût, il disparaissait un instant, et m'apportait du papier où il avait tracé lui-même des lignes parallèles. Écrivez vite ce trait, me disait-il ; il peut vous servir. Il assistait à toutes mes répétitions ; si l'impatience me faisait parler à quelque acteur avec trop de chaleur, mon aimable comte raccommodait tout.

L'on connaissait si bien l'intérêt qu'il prenait à ma musique, que fréquemment sur le théâtre, après quelqu'ouvrage nouveau, ce n'était pas moi qu'on félicitait; de Creutz était entouré, et c'est lui qui recevait les compliments.

Ce seigneur aimable était extrêmement distrait. On lui parlait un jour en ma présence de la révolution de Suède, en le pressant de communiquer son avis sur les démarches ultérieures que devait faire la cour de Stockholm auprès de celle de Versailles. Il écouta patiemment, et profita peut-être des avis de l'homme d'esprit qui lui parlait; puis tout à coup, me prenant par la main : Vous ne connaissez pas sa musique, dit-il, si vous n'avez pas entendu le morceau qu'il fit hier.

Il gronde un de ses amis, parce qu'il

porte un habit de drap en automne; il le renvoie chez lui pour en prendre un de soie, en lui assignant le rendez-vous de chasse où il va se rendre lui-même; il y va effectivement, mais en habit de drap et en pelisse.

Il accroche et emporte, sans le savoir, avec la garde de son épée, la perruque du vieux maréchal de Richelieu qui était assis plus bas que lui au spectacle. On a beau crier, il n'entend rien, et va gravement se promener dans les foyers, jusqu'au moment où on lui fait remarquer son nœud d'épée.

Il tire toutes ses sonnettes à trois heures du matin; son valet de chambre accourt tout effrayé. Allez vite chercher le baron. Le secrétaire d'ambassade arrive. Ah, mon ami! vous étiez hier chez Grétry, ne pourriez-vous

pas vous rappeler un trait que je ne puis retrouver ?

Il a l'honneur d'annoncer au roi le mariage d'un prince de Suède. Après avoir fouillé dans sa poche, il présente sa main au roi ; mais les lettres de sa cour sont restées chez lui.

Il entre dans la loge de madame La Ruette. Dépêchez-vous, madame, on va commencer l'ouverture. Il sort, ferme la porte à double tour, emporte la clef et rentre dans la salle.

Tel était cet homme rempli de candeur et d'esprit. Son rang était le seul obstacle qui m'empêchait de me livrer à mon penchant pour lui. Vous me félicitez bien froidement, mon ami, me disait-il un jour, des bontés dont mon roi vient de m'honorer. Ah! lui dis je, vos cordons et vos titres vous

éloignent de moi, comment voulez-vous que je les aime? Son roi le fit premier ministre; il partit: mais bientôt un violent accès de goutte le fit périr à l'âge d'environ cinquante ans. Il conserva jusqu'à son dernier soupir la tranquillité d'une âme aussi forte que pure.

Un distrait ne peut être, je crois, ni méchant, ni dissimulé; la crainte de se faire trop connaître, le corrigerait bientôt. Les femmes qui, par leur constitution physique et leur éducation, ont plus besoin que nous de dissimulation, me semblent en effet moins sujettes à ces sortes d'absences.

Si je fus enchanté du succès du *Huron*, mon premier ouvrage, je ne le

fus pas moins d'un autre événement auquel j'étais bien loin de m'attendre. Eût-on pu croire, en effet, que, dans le temps de mon arrivée à Paris, lorsque je quêtais infructueusement, dans cette grande ville, des poèmes à mettre en musique, et que je n'avais effectivement aucun titre pour inspirer beaucoup de confiance aux Parisiens, le premier poète de la France et de son siècle, *Voltaire* me tenait la parole qu'il m'avait donnée, sur làquelle je n'osais compter, et faisait pour moi des opéras comiques? A la vérité il avait marqué, ainsi que madame Denis, sa nièce, beaucoup d'indulgence pour les morceaux que j'avais exécutés devant lui à Ferney; mais quelques airs détachés, et la musique que j'avais refaite sur l'opéra *d'Isabelle et Gertrude* de Favart, me paraissaient des titres insuffisants pour exciter l'attention d'un homme tel que Voltaire, et pour mé-

riter ses encouragements. Quand, pour me déterminer à venir à Paris, il m'assurait qu'il travaillerait pour moi, je crus qu'il plaisantait, et je fus loin d'imaginer que Voltaire pût quitter quelques moments le sceptre de *Melpomène* pour les grelots de *Momus*. Il le fit pourtant, et composa, en se jouant, *le Baron d'Otrante* et *les Deux Tonneaux*. Je reçus le premier pendant qu'on jouait encore le *Huron* dans sa nouveauté. Le conte de Voltaire intitulé *l'Éducation d'un Prince*, lui fournit le sujet du *Baron d'Otrante*. Je fus chargé de présenter la pièce aux comédiens italiens, comme l'ouvrage d'un jeune poète de province. Le sujet parut comique et moral, et les détails agréables; mais ils ne voulurent point recevoir cet ouvrage, à moins que l'auteur n'y fît des changements. Ce qui les choqua peut-être, c'est que l'un des principaux rôles, celui du corsaire,

est écrit en italien et tous les autres en français. Ce mélange des deux idiômes n'était point rare sur leur théâtre dans les comédies dites *italiennes;* mais c'était une nouveauté dans l'opéra-comique, et ils ne voulurent point la hasarder, surtout n'ayant pas de chanteur italien. Cependant, ils voyaient très-bien dans le *Baron d'Otrante* un talent qui pouvait leur être utile, et ils m'engagèrent à faire venir le jeune auteur anonyme à Paris. Je leur promis d'y faire mes efforts. On peut croire que la proposition fit rire Voltaire, et qu'il se consola facilement du refus des comédiens. Pour moi, je fus très-fâché de ce contre-temps qui me fit renoncer à mettre sa pièce en musique, comme il renonça de son côté à l'opéra-comique.

Le public ne tarda pas à me mettre

au rang des compositeurs dignes de ses encouragements ; mais on m'accordait trop ou pas assez ; on commença par me refuser le genre comique, quoiqu'il y eût du comique dans le *Huron*. D'autres cherchèrent à arranger mes chants sur le systême de la basse fondamentale, et elle ou moi nous nous trouvâmes quelquefois en défaut.

J'ai, me dit un homme, cherché vainement la basse fondamentale de la note du cor, dans le récitatif obligé de mademoiselle de Saint-Yves, au second acte du *Huron*. Quelle raison me donneriez-vous de cette sortie d'un ton à l'autre, sans rapport entre les harmonies ?

La voici, lui dis-je : c'est parce que le huron, dont mademoiselle Saint-Yves s'imagine entendre les accents, est trop éloigné du lieu de la scène

pour savoir dans quel ton l'on y chante. — Et si la basse fondamentale ne peut justifier cet écart? — Tant pis pour elle. Mais il n'en est pas moins vrai que l'on ne peut chanter un duo en tierces, lorsqu'on est à une demi-lieue l'un de l'autre. La raison est bien pour vous, me dit-il, mais la règle. Je rencontrai mon homme quelque temps après : soyez tranquille, me dit-il, j'ai trouvé la basse fondamentale de votre note.

L'abbé Morellet, Marmontel et moi, nous nous rendions à la maison de campagne d'un de nos amis; nous cherchions tous trois à charmer l'ennui d'une assez longue route, lorsque Marmontel tomba tout-à-coup dans un accès d'humeur noire qui ne lui était pas ordinaire. Surpris, je demandai à mon poète ce qu'il avait, et quel motif pouvait

altérer sa gaîté, dans un moment où les muses semblaient concourir toutes à son bonheur. Vous en parlez bien à votre aise, me dit-il; vous êtes marié à une femme charmante que vous aimez, qui vous adore, et qui jouit de vos succés avec une ivresse!....... tandis que moi, célibataire, déjà vieux garçon, je ne fais partager à personne et mes plaisirs et mes chagrins; tandis que l'ennui.... — Mariez vous, lui répondis-je. — Je le voudrais bien. — La nièce de l'abbé, par exemple... – Cela pourrait bien être, s'écria l'abbé Morellet, avec un sourire de satisfaction. Je voudrais bien que cela fût, dit Marmontel avec un soupir. Il faut que cela soit, repris-je, en riant aux éclats. Et quinze jours après Marmontel épousa la nièce de l'abbé.

Quand je rencontre un pauvre à la

promenade, sa vue fait sur ma sensibilité l'effet qu'une fausse note produit sur mes oreilles.

J'aime à marcher; mais je ne m'accommode que d'un exercice modéré : il m'est impossible de forcer ma marche. Lorsque je me trouve accosté par un ami, je tremble qu'il ne veuille s'associer à ma promenade; et si cela arrive, il faut absolument qu'il règle son pas sur le mien. J'ai trouvé le moyen de forcer les rebelles, lorsque j'en trouve, à se soumettre à ma volonté; je fredonne aussitôt un air de marche militaire, bien caractérisée, et je vois petit à petit le quidam suivre la mesure que je lui impose. Il faut pourtant que je conviène ici que j'ai rencontré quelquefois des jambes bien peu musicales.

Une prude, après la première représentation du *Tableau Parlant*, dit au souper du duc de Choiseul, que l'on ne pouvait pas entendre deux fois cet opéra, parce que les accompagnements étaient d'une indécence outrée. Choiseul invita sa société à y retourner pour s'en convaincre. Je fus remercier ce ministre de la protection qu'il accordait à mon ouvrage, et je lui en offris la dédicace.

J'aime à me rappeler que ce fut à une représentation de la *Fausse Magie* que l'on me présenta à J.-J. Rousseau. J'entendis quelqu'un qui disait : Monsieur Rousseau, voilà Grétry que vous nous demandiez tout-à-l'heure. Je volai auprès de lui, je le considérai avec attendrissement. — Que je suis aise de vous voir, me dit-il ! depuis

long-temps je croyais que mon cœur s'était fermé aux douces sensations que votre musique me fait encore éprouver. Je veux vous connaître, Monsieur, ou, pour mieux dire, je vous connais déjà par vos ouvrages; mais je veux être votre ami. — Oh! Monsieur, lui dis-je, ma plus douce récompense est de vous plaire par mes talents.

— Êtes-vous marié?

— Oui.

— Avez-vous épousé ce qu'on appèle une femme d'esprit?

— Non.

— Je m'en doutais.

— C'est une fille d'artiste; elle ne dit jamais que ce qu'elle sent, et la simple nature est son guide.

— Je m'en doutais. Oh! j'aime les artistes: ils sont enfants de la nature...

Je veux connaître votre femme, et je veux vous voir souvent.

Je ne quittai pas Rousseau pendant le spectacle : il me serra deux ou trois fois la main pendant la *Fausse Magie*. Nous sortîmes ensemble. J'étais loin de penser que c'était la première et la dernière fois que je lui parlais ! En passant par la rue Française, il voulut franchir des pierres que les paveurs avaient laissées dans la rue ; je pris son bras, et lui dis : Prenez garde, monsieur Rousseau ! — Il le retira brusquement, en disant : Laissez-moi me servir de mes propres forces.... Je fus anéanti par ces paroles ; les voitures nous séparèrent : il prit son chemin, moi le mien, et jamais depuis je ne lui ai parlé.

Si j'avais moins aimé Rousseau, dès le lendemain je l'aurais visité ; mais la

timidité, compagne fidèle de mes désirs les plus vifs, m'en empêcha. Toujours la crainte d'être trompé dans mes espérances m'a fait renoncer à ce que je souhaitais le plus. Si cette manière d'être expose à moins de regrets, elle contrarie sans cesse l'espérance, cette douce illusion des mortels.

J'étais un jour, dans la voiture de l'ambassadeur de Suède, avec un homme de lettres; je vis Rousseau qui cheminait avec sa grosse canne sur les trottoirs du Pont-Royal, résistant avec peine aux secousses du vent et de la pluie. Je fis un mouvement involontaire, en m'enfonçant dans la voiture comme pour me cacher. Qu'avez-vous? me dit mon compagnon. — Voilà Jean-Jacques Rousseau, lui dis-je. — Bon! me dit-il, il est plus fier que nous. — Il disait vrai; mais il avait la fierté que donne le talent naturel, et non cette

morgue insolente que l'on remarque dans ceux qui, par un travail pénible ou un hasard heureux, ont su prendre une place que la nature ne leur destinait pas.

Le dénouement de l'opéra de *Sylvain* fit un grand effet à la première représentation; un accident qui arriva à Cailleau y contribua. En se jetant aux genoux de son père, il voulut les embrasser; celui-ci recula maladroitement, et fit perdre l'équilibre à Cailleau, qui, se sentant chanceler, sut tirer parti de l'accident, en se jetant la face contre terre. L'attitude parut naturelle et la situation déchirante. Ce dénouement eut un succès complet; mais l'effet n'en eût pas été senti, et des éclats de rire eussent remplacé peut-être les applaudissements, sans la présence d'esprit de l'acteur.

Le même homme qui avait joué le rôle du père de Sylvain à Paris, fut ensuite en province jouer celui de Sylvain. Pour imiter Cailleau, il se jeta par terre, mais si maladroitement, qu'il fit tomber son père, qui, dans sa chute, entraîna Bazile. Ils se relevèrent tous cependant, et le père de Sylvain, continuant son rôle, dit :

De quinze ans de chagrin, voilà donc la vengeance!

Je n'ai jamais entendu le chœur des Janissaires, dans les *deux Avares*,

Ah! qu'il est bon, qu'il est divin!

sans une peine extrême; les tourments que ce morceau m'a fait souffrir en le composant en sont la cause.

J'étais conduit aux portes du tombeau par de violents accès de fièvre que j'éprouvais depuis un mois, lorsque

l'auteur des *deux Avares*, se présenta chez moi; on lui dit que j'étais très-mal. Cependant, comme je fus le premier à lui parler de l'ouvrage que nous venions de terminer, il glissa sous mon chevet une lettre cachetée, en me recommandant de ne point l'ouvrir que ma santé ne fût rétablie. Tout le monde connaît l'inquiétude que donne un paquet cacheté; je l'ouvris derrière mes rideaux, et je trouvai le *chœur des Janissaires*, que l'auteur disait nécessaire à sa pièce, et qu'il me priait de mettre en musique le plus tôt possible. Il fut obéi; dans l'instant j'y travaillai malgré moi.

Je crus, après m'être débarrassé de ce fardeau, retrouver le repos qui m'était si nécessaire; mais non : la crainte d'oublier ce que je venais de faire me poursuivit pendant quatre jours et quatre nuits. J'entendais exé-

cuter ce chœur avec toutes ses parties ; j'avais beau me dire qu'il était impossible que je l'oubliasse ; j'avais beau m'occuper fortement de quelque autre objet pour me distraire ; j'entrais inutilement dans les détails d'une partition, en me disant : les violons feront ce trait ; les bassons soutiendront cette note, les cors donneront ou ne donneront pas, etc., etc. Après quelques minutes, un orchestre infernal recommençait encore :

Ah ! qu'il est bon, qu'il est divin !

Mon cerveau était comme le point central autour duquel tournait sans cesse ce morceau de musique, sans que je pusse l'arrêter. Si l'enfer ne connaît pas ce genre de supplice, il pourrait l'adopter pour punir les mauvais musiciens.

Pour me préserver d'un délire mor-

tel, je crus qu'il ne me restait d'autre remède que d'écrire ce que j'avais dans la tête; j'engageai mon domestique à m'apporter quelques feuilles de papier. Ma femme, qui était sur un lit de repos à mes côtés, s'éveilla, et me crut agité d'un délire semblable à celui que j'avais eu quelques jours auparavant. J'eus peine à lui persuader l'horreur de ma situation, et les fruits que j'attendais de mon travail; j'achevai la partition au milieu de ma famille muette; après quoi je rentrai dans mon lit, où je trouvai le repos.

Après un assoupissement aussi long que salutaire, le plus beau réveil contribua sans doute à hâter ma convalescence. Une mère adorée, que j'avais quittée avec tant de regrets, fut le premier objet qui frappa ma vue. Inquiète de ce qu'on lui avait écrit de ma santé, sa tendresse l'avait fait voler auprès d'un

fils qui la pressait de venir s'établir à Paris. Elle fut témoin des soins touchants que prenait de moi ma jeune épouse; étonnée de voir une jeune femme française se livrer avec plaisir aux travaux les plus durs, elle l'aima autant que son fils, et nous promit de ne jamais nous quitter.

On interrompit une répétition de *Céphale et Procris*, par le dialogue suivant, qui peut faire juger de l'état des choses.

L'ACTRICE (*sur le théâtre*).

Que veut donc dire ceci, Monsieur? Il y a, je crois, de la rébellion dans votre orchestre.

LE BATTEUR DE MESURE (*dans l'orchestre.*)

Comment, Mademoiselle, de la ré-

bellion ? Nous sommes tous ici pour le service du roi, et nous le servons avec zèle.

L'ACTRICE.

Je voudrais le servir de même; mais votre service m'interloque, et m'empêche de chanter.

LE BATTEUR DE MESURE.

Cependant, Mademoiselle, nous allons de mesure.

L'ACTRICE.

De mesure... Quelle bête est-ce là? Suivez-moi, Monsieur, et sachez que votre symphonie est la très-humble servante de l'actrice qui récite.

LE BATTEUR DE MESURE.

Quand vous récitez je vous suis,

Mademoiselle ; mais vous chantez un air mesuré, très-mesuré.

L'ACTRICE.

Allons, laissons toutes ces folies, et suivez-moi.

A la première représentation d'*Aucassin et Nicolette*, l'air que chante le pâtre au troisième acte : *Ah ! que de pièces d'or!* produisit tant d'effet, que le public le demanda *bis* à grands cris. Peste soit de ton air, me dit Sédaine qui était dans la coulisse à côté de moi ; au diable ta musique !... Je lui demandai la raison de cette brusque incartade. Parbleu, me dit-il, si le public s'intéressait aux amours d'Aucassin et Nicolette, songerait-il à redemander ton air ?

A la première répétition du *Huron*, lorsque Cailleau chanta l'air : *Dans quel canton est l'Huronie?* et qu'il dit : *Messieurs, Messieurs, en Huronie*, les musiciens cessèrent de jouer pour lui demander ce qu'il voulait. Je chante mon rôle, leur dit-il. On rit de la méprise, et on recommença le morceau.

D'Hèle me fut adressé par Suard. Il me le recommanda comme un homme de beaucoup d'esprit, qui joignait à un goût très-sain de l'originalité dans les idées. Cet anglais, que la perte de sa fortune avait engagé à venir cacher son indigence à Paris, et qui savait parfaitement notre langue, s'appelait Hales, que les Anglais prononcent Hèles; nos journaux ont transformé ce nom en celui de d'Hèle, sous le-

quel cet écrivain est connu. Il me lut les poëmes du *Jugement de Midas* et de l'*Amant jaloux*. Il manquait, il est vrai, quelque chose à la charpente du dernier. Il avait conduit sur la scène un vieillard asthmatique, tuteur d'Isabelle, lequel ne pouvait dire un mot sans tousser : ce qui ne l'empêchait pas cependant d'être très-amoureux de sa pupille. Il prit enfin le parti de retrancher cet épisode. Les morceaux destinés à être mis en musique, de l'une et de l'autre de ses pièces, étaient écrits en prose, mais d'un style si clair, qu'il n'y manquait que la rime. Il me disait qu'un vers lui coûtait plus qu'une scène.

Nous choisîmes Anseaume, secrétaire de la Comédie italienne, pour versifier la partie lyrique du *Jugement de Midas*. Cet ouvrage, étant achevé, resta plus de deux ans dans

mon portefeuille. Même en lisant le poème, on ne voulait pas croire qu'un anglais fût en état de faire une bonne pièce française ; celle-ci me fut renvoyée de la cour, où elle fut condamnée, et les comédiens qui l'avaient reçue attendaient, sans se presser, que son tour arrivât.

J'en parlai chez madame de Montesson : le duc d'Orléans voulut l'entendre, et le chevalier de B*** en fit la lecture avec autant de chaleur que si l'ouvrage eût été le sien.

Il fut représenté chez cette dame ; les acteurs de la Comédie italienne y vinrent, et ne furent pas plus prévenus en faveur de l'ouvrage. Madame de Montesson avait rempli le rôle de Chloé avec autant de grâce que de naturel ; mais plusieurs rôles avaient été

joués et chantés comme ils le sont ordinairement en société.

On parla, dit-on, avec peu d'estime de cette représentation à une séance de l'académie française. Le jugement de l'orateur se répandit dans le public; d'Hèle le sut, et lui dédia le *Jugement de Midas*, dans une épître très-plaisante, que j'eus bien de la peine à lui faire supprimer.

On donna enfin cette pièce à Paris. L'assemblée était peu nombreuse; mais chacun sortit content du spectacle, excepté les clercs de procureurs sans doute, car le lendemain je reçus ce billet imprimé :

« Messieurs les clercs de procureurs vous invitent à venir siffler demain la seconde représentation du *Jugement*

de Midas, dans laquelle pièce ils se trouvent insultés. »

La seconde représentation fut en effet un peu orageuse ; mais les clercs perdirent leur procès.

L'abbé Arnaud disait aux peintres : « Ne peignez jamais le soleil. » Je voudrais dire à mon tour aux musiciens : « Ne faites pas chanter Apollon ni Orphée. » Les auditeurs sont trop prévenus en faveur de ces illustres personnages de la fable. Les prodiges que décrivent les poètes sont un écueil infaillible pour celui qui croira exécuter en chant ce que leur imagination brillante a décrit. Il est en effet bien plus aisé de raconter les miracles, que de les mettre en action.

La colère d'Achille, décrite par

Homère, nous transporte dans le camp des Grecs ; on frissonne aux cris de ce héros formidable. En est-il ainsi, par exemple, de la colère d'Achille, exprimée en musique dans l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck? L'air que chante le héros est une espèce de marche assez commune, dont le chant pourrait s'adapter également à toutes sortes de fêtes. Le bruit général de l'orchestre semble faire seul tout le mérite du tableau. Sans doute l'habile artiste avait senti l'impossibilité d'atteindre la vérité ; et sagement il s'est abstenu de vains efforts qui n'eussent montré que l'insuffisance de l'art, en l'écartant davantage de son but.

Lorsque j'entendis, à la première répétition du *Jugement de Midas*, l'air d'Apollon :

> Doux charme de la vie,
> Divine mélodie.......

je ne pus m'empêcher de dire que cet air me paraissait triste et insuffisant pour le dieu de l'harmonie, et je me confirmai de plus en plus dans cette opinion. A la seconde répétition, d'Hèle avait ajouté quelques mots à la prose qui précède cet air, et faisait dire à Apollon : Je suis d'une lassitude et d'une tristesse !... — Fort bien, d'Hèle, lui dis-je ; je vous remercie. L'auteur des paroles, sentant que je n'avais pu atteindre à la sublimité d'Apollon, s'efforçait, en homme d'esprit, de le rabaisser jusqu'à moi. Lorsqu'Orphée veut forcer le Ténare, l'air de Gluck ne satisfait pas davantage les spectateurs, qui attendent un prodige inoui en musique. Cet air paraît froid, et le serait effectivement, si les démons ne le réchauffaient par leurs cris : ce sont donc les diables qui opèrent fortement sur les spectateurs, et non Orphée. Il fait naître, il est

vrai, les oppositions qui frappent; mais ne devrait-il pas frapper lui-même pour être acteur principal?

On n'imaginera pas que l'espèce de dicton que chante Lopez dans l'*Amant jaloux :*

Le mariage est une envie.....

m'a plus tourmenté qu'aucun morceau de cette pièce. Je ne savais qu'en faire; vingt fois je projetai d'en demander la suppression à l'auteur. Ces paroles ne pouvaient comporter qu'un air trivial, une espèce de vaudeville qui n'aurait eu aucun rapport avec le reste de la partition; mais la fin du couplet:

Mais ce serait une folie.....

et la scène placée en Espagne, me

suggérèrent l'idée de faire un air chantant, qui eût pour accompagnement l'air des Folies d'Espagne, de Corelli. L'intention fut sentie dès la première fois par le public.

D'Hèle avait passé sa jeunesse au service de la marine anglaise, où, vraisemblablement, les excès des liqueurs fortes, et surtout un accident dont il m'a rendu compte, avaient affaibli sa poitrine; étant à bord, il s'enivra de punch avec quelques officiers; son altération fut si grande pendant la nuit, qu'il porta à sa bouche une bouteille d'eau forte, que le roulis du vaisseau avait amenée auprès de lui. Il vivait très sobrement à Paris; tous les goûts, toutes les passions semblaient s'être anéanties chez lui pour ranimer celle de l'amour: une femme de Paris lui dissipa le reste de

sa fortune; c'est alors qu'il s'occupa du théâtre, et qu'il fréquenta assidûment le café du Caveau, au Palais-Royal. D'Hele parlait peu, mais toujours bien; il ne se donnait pas la peine de dire ce que l'on doit savoir, et il interrompait les bavards, en disant d'un ton sec : c'est imprimé. Lorsqu'il approuvait, c'était d'un léger coup de tête; si on l'impatientait par des bêtises, il croisait ses jambes en les serrant de toutes ses forces; il humait du tabac qu'il avait toujours dans ses doigts, et regardait ailleurs. Le jugement qu'il portait des pièces nouvelles était irrévocable, et c'était d'après les conjectures qu'il formait sur les affaires politiques, que les nouvellistes ouvraient souvent des paris.

Beaucoup de gens ont cité d'Hèle, et le citent encore comme un modèle

d'ingratitude; mais je crois qu'absorbé dans ses idées, il n'oubliait ses bienfaiteurs que parce qu'il aurait lui-même oublié ses bienfaits; forcé de se battre avec l'homme qui l'insulte, après lui avoir prêté de l'argent qu'il ne peut rendre, d'Hèle lui fait sauter son épée, et lui dit, avec tout le flegme anglais: si je n'étais votre débiteur, je vous tuerais; si nous avions des témoins, je vous blessserais; nous sommes seuls, je vous pardonne.

Peu de temps après, je lui envoyai une somme d'argent de la part du duc d'Orléans, chez qui j'avais donné *le Jugement de Midas*. Il ne répondit pas à mon billet, et dit à mon domestique: *c'est bon*. Après l'avoir rencontré vingt fois, je lui dis enfin: *vous avez sans doute reçu......* Oui, me dit-il; et je ne fus pas étonné qu'il n'y ajoutât pas un mot de remercîment.

Il m'écrivit ce billet à six heures du matin, le jour de la première représentation de l'*Amant jaloux*, à Paris : « Il ne m'est pas permis d'aller chez vous, venez donc chez moi tout de suite, et apportez environ dix louis, sans quoi je vais au fort l'Evêque, au lieu d'aller ce soir aux Italiens. »

Son lit était entouré d'huissiers ; d'Hèle s'était laissé condamner par défaut, à l'instance de la femme qui lui avait dépensé le reste de sa fortune, et qui exigeait encore le loyer de la chambre qu'elle lui avait donnée chez elle.

Lorsque mon opéra de *Sylvain* parut, le duo, *Dans le sein d'un père*, excita un enthousiasme général ; le rhithme sévère que le poète avait observé dans les vers de ce duo fit croire à

Laharpe, qui rédigeait alors les articles de spectacles dans le Mercure de France, que ce morceau de musique avait primitivement été parodié par le poète; cette croyance, répandue dans le public, devait nécessairement diminuer beaucoup de la gloire du compositeur, qui, se trouvant dégagé des entraves de la parole, n'a plus qu'à donner un libre essor à son génie. Marmontel avait rhithmé le morceau de poésie; je l'avais senti de même, et notre heureux accord engagea Laharpe à écrire dans sa feuille, sans plus ample information, que tout le mérite de cette scène devait être attribué à l'auteur du poème. Je commençais ma carrière; il m'importait donc de désabuser le public, et je donnai, par une réponse que Marmontel ne désapprouva pas et que je fis insérer dans le journal de Paris, un démenti formel au rédacteur du Mercure. Laharpe, que le ton de ma ré-

ponse avait peut-être un peu blessé, vint me trouver le lendemain. — M. Grétry...... — Ah! M. Laharpe, je vous salue. — Savez-vous que votre lettre d'hier..... ? — A été provoquée par votre article. — Votre style est amer. — La vérité n'a pas dicté le vôtre. — Vous n'ignorez pas qu'un démenti....... — Vous avez votre épée, M. Laharpe, la mienne est sur ce canapé, sortons.

Je me levai en même temps, et Laharpe de s'écrier : Parbleu, je vois bien qu'on ne m'a pas trompé, et que tous les Liégeois sont de mauvaises têtes.

Il sortit en achevant ces paroles.

Les auteurs gagneraient beaucoup,

me disait un jour Linguet, si les comédiens pouvaient escamoter la première représentation d'un ouvrage, et annoncer tout simplement: *on donnera aujourd'hui la seconde représentation de.......*

J'étais intimement lié avec l'avocat Coquelet de *Chaussepierre*, mais l'anecdote suivante me fit une telle impression, que je rompis entièrement avec lui. J'étais d'un soupé charmant dont il devait être aussi; la dame qui nous le donnait réunissait tous les agréments de son sexe. L'avocat Coquelet se met à table; et sans proférer une parole, quoiqu'il fût fort plaisant, et qu'on comptât beaucoup sur sa gaîté, offre tout simplement son ministère pour couper toutes les espèces de viandes qui paraîtraient sur la table; il ne mangeait point, ne buvait point, et ne

prenait aucune part à la conversation fort enjouée d'une réunion aussi brillante que choisie. On ne fit pas d'abord grande attention à sa manière d'agir; mais son obstination à ne vouloir toucher à aucun mets, engagea la dame du logis à lui dire : M. Coquelet, vous coupez toujours et ne mangez pas; ne m'avez-vous fait le plaisir de venir que pour tenir lieu d'écuyer tranchant? et toute la société d'approuver le discours de la dame. Mon maudit Coquelet tira alors de sa poche son billet d'invitation, et, s'adressant à tous les convives : messieurs et mesdames, dit-il, notre aimable hôtesse a beaucoup compté sur mes talents de *découpeur*, car voici son billet : *J'invite M. Coquelet à venir couper demain chez moi....* C'est ainsi que la dame avait écrit *souper*; elle se trouva mal, et toute la société, loin d'applaudir à la méchanceté du mauvais plaisant, par-

tagea la situation fâcheuse où sa causticité venait de mettre une femme charmante.

J'en voulus mortellement un jour à *Marmontel*, et voici pourquoi : je composais la musique de l'*Ami de la maison;* et venant de mettre la dernière main au duo *tout ce qu'il vous plaira*, je le lui faisais entendre à mon piano, lorsque je vis mon poète jeter, avec beaucoup de dégoût, quelque chose à terre de dessus mon instrument, et l'écraser ensuite à plusieurs reprises. Que faites-vous donc là, lui dis-je? — Mon ami, c'est une araignée, qui..... — Ah! malheureux que vous êtes! vous me privez d'un grand plaisir. Lorsque je travaillais, cette araignée ne manquait jamais de descendre du plafond et de se reposer sur mon piano; je

l'avais vue; je savais bien qu'elle était là. Qu'on me pardonne ma faiblesse; mais en parlant ainsi j'avais les yeux mouillés.

Je disais un jour à Sédaine : Mon ami, vous devez avoir un portefeuille bien garni? Oui, me dit-il, j'ai quelques plans d'opéras comiques, tracés scène par scène; je n'aurai pas même le temps de les exécuter tous; je me fais vieux, et..... — Si j'étais à votre place, je les léguerais à nos jeunes poètes. Pourquoi faire, ajouta t-il? ils ne sauraient pas les écrire.

Sédaine, en me parlant ainsi, comparait le style laconique et précis de sa prose, au jargon diffus et ampoulé qu'il voyait régner depuis quelque temps dans les conceptions dramatiques.

Le jour de la première représentation de mon opéra de *Guillaume Tell*, je dis à Sédaine : On a une bonne opinion de notre ouvrage, mon ami ; tout nous présage un grand succès, et je sais même qu'on a formé le projet, dans le parterre, de vous appeler, et de vous forcer à paraître, vous qui n'avez paru à aucune de vos pièces. Tant pis, me dit-il, car je ne paraîtrai pas. — Vous paraîtrez, Sédaine, vous paraîtrez. — Eh bien! morbleu, supposons que je paraisse. — Eh bien, Sédaine! vous ferez, d'abord, les salutations d'usage. — Je les ferai ou je ne les ferai pas ; mais je m'avancerai, et je dirai au public : vous voulez me voir, me voilà. Mais que savez-vous si je n'ai pas chargé deux cents personnes de m'appeler ?

Sédaine l'aurait fait comme il le disait. L'ouvrage eut le plus grand succès,

et ce ne fut qu'à minuit, et sur les ordres réitérés du commissaire de police qui parut sur la scène, que le public lassé d'appeler Sédaine, voulut bien enfin se retirer.

Sédaine sortait d'une grande maladie; j'allai le voir; et, sur ce que je le félicitais de sa guérison, il me dit: Oui, je ne mourrai pas de ma maladie; mais je mourrai de ma convalescence. Il disait vrai.

Ce fut avec la plus grande confiance que d'Hèle, étant un jour chez un de ses amis, se revêtit d'une nippe dont il avait besoin, et sortit. Son ami rentre; en s'habillant il ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. D'Hèle seul était entré

dans l'appartement, mais on n'osait le soupçonner.

Cependant le soir, au Caveau, le monsieur, en posant la main sur la cuisse de d'Hèle, lui dit : Ne sont-ce pas là mes culottes ? Oui, dit-il ; je n'en avais point.

Je suis loin de vouloir jeter du ridicule sur le caractère d'un tel homme ; il ne pouvait rougir de ses actions, qui dérivaient des principes qu'il s'était formés et dans lesquels il était inébranlable. Je l'ai vu long-temps presque nu ; il n'inspirait pas la pitié ; sa noble contenance, sa tranquillité semblaient dire : Je suis homme ; que peut-il me manquer ?

Si le dernier période d'une maladie

lente, peu douloureuse, mais qui ne pardonne point à ses victimes, eût été reculé de quinze jours seulement, d'Hèle nous eût laissé un ouvrage de plus, et cet ouvrage lui eût procuré l'aisance due au vrai talent. Il était destiné pour le théâtre de Trianon; peut-être, avec le temps, nous aurait-il été permis de le donner au public: mais nous ne devions, d'abord, consulter que les talents de cette société, qui avait senti le désavantage de jouer et de chanter des rôles non proportionnés aux organes des acteurs.

D'Hèle se traîna chez moi quelques jours avant sa mort; j'étais au lit à cause de mon crachement de sang; il me consola, et me dit qu'il se sentait mieux de jour en jour; qu'il ne tarderait pas à écrire la pièce destinée pour Trianon; qu'il était pressé de la finir, parce qu'il voulait aller à Venise.

D'Hèle n'écrivait rien qu'il n'eût dans sa tête l'ensemble de son ouvrage. J'avais remarqué, à ses pièces précédentes, que lorsqu'il me disait *j'ai fini*, il ne lui restait aucun doute sur les situations, ni sur la manière de les amener. Je puis donc être sûr que l'ouvrage que je regrète, était absolument terminé; et comme disait le grand Racine, il ne fallait plus que l'écrire. Quel est le genre de votre pièce, lui dis-je? C'est un sujet portugais, et en quatre actes, me dit-il; vous serez content. Cependant il expira peu de jours après, en songeant aux situations de sa pièce, bien plus qu'à sa propre situation. Il avait dans ses mains le livre des postes; il allait rejoindre l'objet de ses amours (la signora Bianchi, ou Argentine, actrice de la comédie Italienne), et cherchant à éviter les montagnes trop élevées, il se choisissait

une route, lorsqu'il prit tranquillement celle où aboutit l'humanité.

Le Jour de la première représentation de *Richard*, Philippe fut attaqué subitement d'une extinction de voix ; il n'était plus temps de changer le spectacle, la salle était pleine ; il me fit appeler dans sa loge. — Voyons, chantez moi votre romance. Il articula quelques sons avec peine. C'est bien là, lui dis-je, la voix d'un prisonnier ; vous produirez l'effet que je désire ; chantez, et soyez sans inquiétude.

Le petit ouvrage de l'*Epreuve villageoise*, doit son existence à la chute complète d'un plus grand ouvrage intitulé *Théodore et Paulin*, en trois tactes et à double intrigue.

J'avais remarqué, à la première et dernière représentation de cette pièce, que l'ennui et le plaisir se peignaient alternativement sur la physionomie des spectateurs ; l'ennui était toujours causé par les acteurs nobles, et les paysans ramenaient chaque fois la gaîté. Je partageai tellement les sentiments du public, que malgré les sollicitations des comédiens, je refusai une seconde représentation qui aurait produit le même effet. Je proposai, à l'auteur des paroles, un plan qui excluait les personnages nobles ; il l'adopta, et fit, de *Théodore et Paulin*, une pièce en deux actes, sous le titre de l'*Epreuve villageoise*.

La circonstance la plus affligeante de ma vie, est, sans contredit, celle-ci ; mes trois filles avaient seize, quinze,

et quatorze ans ; les personnes qui les ont connues se souviènent encore de tous les charmes qu'elles réunissaient ; elles faisaient, dans une soirée d'hiver, les délices d'un bal de société que donnait une dame de mes amies. Au sortir de la comédie Italienne, je me rendis dans cette maison pour les emmener. J'entre dans la salle du bal ; mes trois filles dansaient, charmaient tous les yeux, et je voyais leur mère enivrée du petit triomphe qu'elles obtenaient. Je m'approche de la cheminée ; un homme, à figure sévère, y était avant moi, et ne perdait pas mes enfants de vue. Le plaisir que les grâces naïves et décentes de mes filles inspiraient à toute la société, n'était nullement partagé par lui ; rien ne le déridait, et, tout à coup, se tournant vers moi, il me dit : Monsieur, connaissez-vous ces trois jolies demoiselles ? —J'aurais dû me nommer leur père, et

je dissimulai, je ne sais pourquoi; je répondis : Je crois, monsieur, que ce sont trois sœurs. — Je le crois comme vous; eh bien, monsieur! je les examine depuis long-temps; car voilà près de deux heures qu'elles dansent sans se reposer. Vous voyez qu'elles obtiènent tous les suffrages; qu'on ne peut briller de plus d'attraits et de fraîcheur......

Mon cœur paternel palpitait de joie, j'allais me trahir; mon homme ajoute brusquement : Dans trois ans, monsieur, pas une d'elles ne sera vivante!

Le ton prophétique qui accompagna ces paroles me fit frémir; celui qui venait de les proférer s'éloigna aussitôt; je voulus le suivre, je restai cloué à ma place; je questionnai plusieurs personnes; on ne put me dire son

nom ; mais j'appris qu'il passait pour un disciple de Lavater....

Le malheureux ne m'avait que trop dit la vérité ; trois ans après je n'avais plus d'enfants (1) !

Je pris un jour un fiacre qui était arrêté au grand portail de Saint-Roch ; le cocher semblait de la plus mauvaise humeur du monde ; il jurait entre ses dents, et fouettait ses chevaux avec colère. Après quelques tours de roues, il appèle un de ses amis qui se trouvait sur la porte d'un cabaret et l'invite à faire route avec lui ; la proposition est acceptée ; la conversation devenant

(1) Mon oncle m'a souvent parlé de cette aventure étonnante, et le plus grand abattement suivait toujours ce qu'il m'en disait.

très-vive entre mes deux hommes, je me plaçai sur le devant de la voiture, et j'entendis le dialogue suivant : Quand je te dis que je n'ai pas de bonheur. — Raconte-moi donc ton aventure. — Une petite vieille, la tête enveloppée d'un grand capuchon noir, me prend au Marais, et m'annonce qu'elle me retient à l'heure, ayant à faire un grand nombre de courses dans Paris. Nous roulons pendant plus de trois heures; enfin, elle m'amène à Saint-Roch, descend, et me dit de l'attendre; serez-vous long-temps, madame, lui dis-je? Je n'ai, me répondit-elle, que deux mots à dire à mon confesseur. Tu vois que c'était une dévote. J'attends; une heure, deux heures se passent, la peur me prend, je confie mes chevaux à un petit garçon, j'entre dans l'église, je vais droit à la sacristie, je m'informe, et j'apprends qu'aucun des confessionnaux, n'a été occupé depuis le matin.

— Elle était sans doute sortie par une des portes de côtés. — Eh oui, de par tous les diables, c'est ce que m'a dit la loueuse de chaises, à qui j'ai raconté ma triste histoire, tout en lui dépeignant ma maudite vieille. Peut-on escroquer avec plus d'effronterie ! Voilà cinq heures que je perds et......

Ici les jurements et les blasphêmes recommencèrent de plus belle. Arrivé à ma destination, le cocher m'ouvre, je descends, et je lui mets six francs dans la main. — Je vais vous rendre, notre bourgeois. Garde tout, lui dis-je, et je m'enfuis; mais j'entendis mon pauvre diable, qui ne se doutait pas que je l'avais écouté, s'écrier : Dieu soit béni ! ce n'est pas un dévot celui-là !

Le célèbre docteur *Tronchin*, dont

l'art me fut d'une si grande utilité dans toutes mes maladies, soignait une jeune personne de dix-huit ans qui descendait lentement au tombeau, grâce à l'obstination qu'elle mettait à ne point se laisser appliquer un vésicatoire. Les roses de son teint étaient disparues; une maigreur effrayante avait remplacé l'aimable embonpoint de la jeunesse; sa mère, au désespoir, employait vainement les prières les plus tendres; rien ne pouvait la gagner; et cependant Tronchin, ne lui déguisant plus le danger qu'elle courait, lui avait signifié qu'elle ne devrait son salut qu'à ce dernier remède. Cette malheureuse victime de l'entêtement tomba un soir dans un accablement profond, causé par une toux convulsive, qui l'avait fort fatiguée. Tronchin qui, ce soir là même, venait d'employer tous les moyens pour amener sa malade à ce qu'il désirait, ne put cacher la peine

qu'il ressentait, parla de se retirer; mais les parents affligés lui proposèrent, pour l'arrêter, de prendre le thé avec eux, usage qui se pratiquait dans la famille. Tronchin accepte; on met l'eau sur le feu, et le docteur semble se recueillir un moment; les tasses sont placées sur la table, l'eau bout; Tronchin dit qu'il veut lui même remplir la théière, se lève, prend la cafetière, s'embarrasse à dessein dans un tabouret sur lequel la jeune personne avait les jambes allongées, et les inonde de l'eau bouillante; toute la famille pousse des cris affreux, la malade s'évanouit; Tronchin feint de se désespérer, de se reprocher sa maladresse, et il sort précipitamment. On accusait cet homme habile d'un abandon cruel; bientôt il rentre muni de ce qu'il faut pour panser les jambes brûlées; il s'en acquitte avec la plus grande promptitude, fait coucher la malade, et se retire en embrassant la

mère et en lui disant : Votre fille est sauvée; je viens de lui appliquer ce qu'elle a toujours refusé.

Grâce à la hardiesse de Tronchin, la jeune personne se rétablit parfaitement, recouvra tous ses charmes, et épousa, quatre mois après, l'amant à qui elle était destinée dès l'enfance.

J'ai eu le bonheur d'être lié intimement avec l'abbé *Le Monnier*, cet aimable fabuliste, dont, à mon avis, les fables peuvent se lire, même après celles de La Fontaine. Il était d'un commerce sûr, toujours agréable, et souvent original. Je passai quelque temps avec lui, dans une petite cure de Normandie où il était estimé généralement; nous faisions de longues promenades ensemble. Capitaine, me

dit-il un jour (c'était ainsi qu'il lui avait plu de me nommer), je vais te mener ce matin, chez une dame qui demeure, il est vrai, à trois lieues d'ici, mais qui nous dédommagera bien de notre fatigue par l'accueil qu'elle nous fera. — Cette dame est jeune? — Près de trente ans. — Aimable, spirituelle? — Tu en jugeras; mais.... je vous devine, monsieur le joli garçon.....(*j'avais, alors, trente-six ans*), n'allez pas vous aviser de lui conter fleurettes! ces diables de musiciens ont la tête si chaude!.....— Monsieur l'abbé, sans doute, a des raisons.... — Oui, oui, monsieur le goguenard, et de bonnes encore.

Je le rassurai et nous partîmes. Il m'apprit, chemin faisant, que cette dame était excellente musicienne, et, surtout folle de ma musique. Elle a donc de la voix, lui demandai-je? —

Et très-belle; les dames Trial, Laruette, etc., etc., ne sont que de la Saint-Jean auprès d'elle; elle n'a qu'un seul défaut.—Lequel ?—C'est une timidité insurmontable; je gage que j'aurai toutes les peines du monde à la décider à chanter devant toi.—Elle ne chante donc que pour toi, l'abbé?—Oh! je trouverai bien un moyen; car je veux absolument que tu l'entendes, et que tu m'en dises ton avis; je me garderai bien, par exemple, de te nommer, ce serait lui donner une extinction de voix; et mon bon curé de réfléchir, et de s'écrier, quelques moments après : C'est cela! j'y suis! Je le questionne, point de réponse; je le presse, il se refuse à mes instances, veut garder son secret, et pour me dédommager....... Le traître savait bien qu'il allait me faire plaisir. . Il me récite une fable qu'il avait faite la veille. (L'abbé Le Monnier récitait

ses fables avec un ton de bonhommie qui n'appartenait qu'à lui).

Nous arrivons à la maison de campagne de la dame, et nous trouvons notre aimable hôtesse (Elle était fort bien, parbleu !), nonchalamment couchée sous un berceau, et un livre à la main. Elle se lève, vient au devant de nous, et l'accueil qu'elle fait à l'abbé ne me permet plus de douter de leur tendre et mutuelle amitié. J'ai pris la liberté de vous amener un de mes amis, lui dit-il, en me présentant. La dame jète sur moi un coup-d'œil gracieux ; je salue et ne suis pas peu surpris de voir l'abbé se tirer à l'écart et lui faire, très-bas, une confidence assez longue ; tout à coup la dame dit, en se tournant de mon côté, et avec l'accent de la pitié la plus affectueuse : Pauvre jeune homme !..... Elle nous

quitte en prétextant quelques ordres qu'elle va donner pour le dîner.

Veux-tu bien me dire, demandai-je à l'abbé qui se rapprochait de moi en se frottant les mais et en riant aux éclats ?... il ne me laissa pas achever.... Tout est arrangé, me dit-il, elle chantera, et toute la journée si nous voulons.—Tantôt, tu ne te flattais pas de tant de pouvoir sur son esprit. — Ta situation a tout fait. — Comment, ma situation ? — Elle a le cœur si bon ! — Mais encore......—Si charitable pour son prochain !.... Et les éclats de rire de l'abbé de continuer avec plus de force. Que lui as-tu donc conté, lui dis-je, en perdant un peu patience ? — Une chose toute simple. — Que je dois savoir. — Sans doute ; tu es fou. — Moi ? — Oui, fou ; mais tranquille et de bonne compagnie. — Qui a pu me déranger la cervelle ? — L'amour, et

on ne calme les tourments qu'avec la musique. Tu apprécieras bientôt ce que je fais pour toi.

Un peu piqué, je ne sais pourquoi, du tour que l'abbé venait de me jouer, je songeai à tirer parti de ma nouvelle position, et pris sur-le-champ l'air distrait et soucieux qui convenait à mon rôle. Fort bien, fort bien, s'écria l'abbé, et nous allâmes rejoindre notre charmante hôtesse. Elle était occupée à rattacher les cordes d'une harpe, et à la mettre d'accord. Je *mimai* aussitôt, et parus charmé de ces apprêts. Chantez-nous quelque chose, lui dit l'abbé, cela nous fera attendre plus patiemment l'heure du dîner; mais, surtout, choisissez un morceau de Grétry; notre ami préfère ce compositeur à tous les autres. La dame ne se fit nullement prier, et, après un prélude très-brillant sur la harpe, nous

chanta l'air de *Sylvain, nos cœurs cessent de s'entendre*; elle avait, en effet, la voix très-belle, et mettait dans son chant l'expression la plus touchante. Je ne pouvais cacher le plaisir que je ressentais, et les mouvements qui m'échappaient pour l'exprimer, étaient autant de preuves de ma folie, pour la dame qui semblait fière de son rôle de médecin, et autant de motifs de gaîté pour l'abbé qui, s'applaudissant de son stratagème, jouissait, d'ailleurs de me voir admirer le talent de son amie.

A ce morceau la dame en fit succéder plusieurs autres, et tous choisis dans mes opéras. Mon ivresse paraissait au comble; elle finit; je me jète à ses genoux, je lui baise les mains, mes transports semblent la toucher, il ne m'échappe que des monosyllabes, et sans me repousser, sans s'offenser de

mes vivacités, elle se contente de dire encore : Pauvre jeune homme !..... en regardant l'abbé qui, cette fois, je m'en aperçus bien, se mordait les lèvres.

On peut deviner comment le reste de la journée se passa : mon rôle de fou sentimental, dont je tirai tout le parti possible, plaisait autant à la dame qu'il déplaisait à l'abbé ; j'entendis même cette aimable cantatrice lui dire : Je vous réponds qu'il est très-bien aujourd'hui ; amenez-le moi quelquefois, et je m'engage à lui rendre tout à fait la raison.

Nous prîmes enfin congé d'elle. Rien n'était changé dans les manières de l'abbé à mon égard ; il me loua sur mon adresse à faire le fou, et me fit convenir, sans peine, de tout le talent de sa dame. J'augurai, du ton qui ré-

gnait dans ses discours, qu'il n'avait été nullement jaloux ; car je connaissais mon homme, rien ne l'eût empêché de me réprimander vertement. Nous approchions de la cure ; il me dit : Capitaine fais-moi un plaisir ; tu ne m'as jamais entendu prêcher, et je suis obligé de faire ce soir un sermon à mes paroissiens; entre avec moi dans l'eglise, je ne serai pas long.—Mais ton sermon est-il prêt ? depuis ce matin que nous voyageons...—Je ne sais pas même sur quel texte je parlerai. — Singulier homme ! —Viens, viens. — Je te suis.

Nous entrons dans l'église; je me range modestement parmi les paisibles paroissiens, vis-à-vis la chaire évangélique, dans laquelle je vois bientôt paraître mon abbé revêtu de ses habits sacerdotaux : *De amicitiâ*, s'écrie-t-il d'une voix tonnante...... A ce début, je baisse l'oreille, un peu étonné de

voir Cicéron servir de texte à une exhortation pastorale, et je devine tout ce qui va suivre. C'est sur l'amitié, continue-t-il, sur la bonne union, sur la confiance qui doivent régner entre vous, mes chers frères, que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Après avoir vanté les douceurs de l'amitié, de la manière la plus simple et la plus touchante, il se mit à parler des faux amis; et, m'apostrophant avec vigueur (J'ai déja dit que je m'étais placé en face de lui): Homme, s'écria-t-il, qui que tu sois, respecte les secret de ton ami; et si tu ne veux passe pour un pervers, crains de troubler par la trahison la plus noire, la sécurit dont il jouit.

Tout le reste du sermon était de même force, et ne cessait pas d'all à mon adresse. Il finit; je sors de l'

glise en riant comme un fou, et je vais rejoindre celui qui venait de me donner une leçon inattendue, et qui, en me voyant, ne put s'empêcher de rire, comme moi, mais sans ajouter un seul mot de reproche.

Je me promenais un jour avec lui, sur les bords de la mer; nous rencontrâmes une bonne vieille qui portait une cruche pleine d'eau : c'était un délit; la loi punissait sévèrement ceux qui prenaient de l'eau de mer. Tu vois cette femme, me dit l'abbé, je vais lui faire une belle peur; il était mis fort simplement, rien n'annonçait en lui le curé; et, s'avançant rapidement vers la vieille : Qu'emportez-vous là, dit-il, avec force? Ah! monsieur le commis, répondit-elle en tremblant, c'est la première fois, cela ne m'arrivera plus;

mon pauvre mari est bien malade, et je voulais donner un peu de goût à notre bouillon, car nous ne possédons pas un sou pour acheter du sel ; il est si cher le sel, monsieur le commis ! — Morbleu, on en achète une once. — Je vous ai déjà dit que nous n'avions pas le sou, monsieur le commis. — Vain prétexte que tout cela, tenez (en lui jetant six francs), achetez du sel, et n'allez plus contre les ordonnances ; on n'aurait qu'à vous laisser faire, vous autres, il n'y en aurait bientôt plus une goutte. — C'est vrai, c'est vrai, monsieur le commis, cela ne m'arrivera plus, je vous le proteste ; et la bonne vieille de ramasser l'écu avec transport et de retourner au rivage pour y jeter l'eau dont sa cruche était remplie.

Je garantis le fait suivant qui a été

mis en vers par je ne sais quel conteur. L'abbé Le Monnier aimait à me voir composer à mon piano; il l'avait fait placer dans sa chambre, et un matin que je lui faisais entendre un morceau des *Evénements imprévus*, dont toute la partition a été faite chez lui, on vint nous interrompre, en nous annonçant un de ses paroissiens. Que veux-tu, Thomas, dit-il, à un gros Normand qui entrait? —Sauf votre respect, monsieur le curé, je venons vous apprendre que notre ménagère vient d'accoucher d'un biau garçon. — C'est bien, très-bien, Thomas. — Vous êtes ben bon, monsieur le curé, de trouver ça si bien. — Pourquoi donc? — Dame, c'est que j'avons déjà beaucoup d'enfants; les temps sont durs; nous payons des impôts.... que cela fait trembler; l'ouvrage ne vas pas..... — Que veux-tu, Thomas? ce n'est pas ma faute. Combien as-tu d'enfants? —J'en avons

neuf, monsieur le curé, et voilà le dixième que j'avons pris la liberté de vous apporter, et que vous prendrez s'il vous plaît, puisque vous avez l'habitude de prendre la dîme de tout ce que nous récoltons.

L'abbé se mit fort en colère contre son paroissien, qui, en effet, avait sous sa blouse un enfant nouveau né. Je regardai mon ami en riant, et je fus bientôt convaincu, par son embarras, qu'il convenait intérieurement des raisons que Thomas avait de lui apporter cet enfant. Qu'est-ce que c'est que madame Thomas, demandai-je bas au curé? Est-ce encore une femme..... passable? Oui dà, mon biau monsieur, dit Thomas, en se tournant de mon côté (il m'avait entendu), notre ménagère est une gaillarde qui en vaut ben une autre.

L'abbé ne put se débarrasser du gros

Thomas qu'en lui donnant un louis, et en lui promettant de l'aider à élever ce nouveau venu. De tous les arguments dont il se servit pour lui faire entendre raison, voici celui qui prévalut sur l'esprit du Normand : Mon pauvre Thomas, on te montrerait bientôt au doigt dans la paroisse, si on me voyait prendre soin de cet enfant chez moi.

Personne n'avait plus à commandement, que l'abbé Le Monnier, le don d'égayer ou d'attendrir toute une société.

Un jour de St.-André, époque de ma fête, j'avais réuni chez moi plus de monde qu'à l'ordinaire ; le bon curé faisait partie de cette réunion et venait de nous intéresser vivement par le récit de quelques-unes de ses fables, lorsque mon domestique entra,

et lui dit que quelqu'un demandait à lui parler dans l'antichambre. Il revint un quart-d'heure après, et de l'air le plus gai du monde, il prit une chaise qu'il plaça au milieu du salon, nous pria de nous ranger tous en cercle, sollicita notre attention, monta sur la chaise, et là, aussi à son aise que dans la chaire de sa cure, il nous débita le panégyrique de St.-André, qu'il assaisonna de traits piquants et tous analogues à ma fête. Son discours excitait notre belle humeur. Tout à coup il change de ton, et prenant celui d'un apôtre courroucé, il nous réprimande avec force sur notre goût pour les plaisirs et pour les richesses : Tout dans cette maison, dit-il, respire l'allégresse, tout annonce l'opulence, tandis que..... le croira-t-on ? le quart de l'argent dépensé aujourd'hui pour fêter notre hôte, sauverait du désespoir toute une famille en pleurs.

Il continue sur le même ton, et nous fait un tableau si déchirant des angoisses de cette famille, selon nous supposée par lui, que les larmes bientôt mouillèrent tous les yeux. Il remarque notre attendrissement, descend de sa chaise, et, le chapeau à la main, faisant rapidement le tour du salon : Allons, messieurs, dit-il, allons mesdames, vous perdrez ce soir un écu de moins à la bouillote, et vous gagnerez une bénédiction de plus.

Mes amis, vivement émus, ne songèrent qu'à satisfaire à la quête que sollicitait le bon curé; les écus, les pièces d'or volèrent dans le chapeau qui se trouva bientôt à moitié plein.... Il sort un instant et rentre suivi d'une femme en deuil et de six enfants, en leur disant : Tombez, tombez aux pieds de vos bienfaiteurs.

Rien, dans cette circonstance, n'avait été préparé par l'abbé; sa protégée était la veuve d'un artisan ; et, sachant notre fabuliste chez moi, elle était chez lui annoncer la mort de son mari, qui la plongeait, ainsi que sa famille, dans la plus horrible misère. Toute ma société rendit mille actions de grâces à l'abbé Le Monnier. Je ne me suis jamais rappelé cette anecdote sans le plus doux attendrissement.

Le vieux maréchal de Richelieu affectait souvent d'estropier les noms propres ; il nommait *Dezede* monsieur *Zede*; *d'Hèle* était pour lui monsieur *Ell*, et moi il ne me nommait jamais que monsieur *Guétry*. Je ne sais par quelle manie, il voulait aussi passer

pour sourd, tandis qu'il était prouvé qu'il avait le sens de l'ouie très-fin.

Me rendant un matin au comité de la comédie Italienne, pour parler aux acteurs de la mise d'un de mes ouvrages, je trouvai ces messieurs dans le plus grand embarras; ils avaient tous le visage allongé, pour ne pas dire consterné. Je leur demandai ce qui les occupait à ce point, offrant de me retirer..... Non, non, dit Clairval; et, s'adressant à ses camarades: Mes amis, Grétry peut seul nous tirer de ce mauvais pas; son jugement est irrécusable, et il faudra bien que le maréchal se range à son avis.

J'appris que la grande affaire du comité était un ordre que venait de lui intimer le vieux maréchal, pour faire recevoir une très-jeune chanteuse qu'il protégeait; cette jeune personne,

jolie d'ailleurs, n'avait pas même des dispositions théâtrales. Je me récriai sur le ridicule de cet ordre, et il fut décidé que Cailleau, Clairval et moi, nous irions le lendemain au lever du maréchal, pour essayer de lui faire entendre raison.

En effet, nous nous rendons chez lui; il nous fait attendre d'abord une bonne demi-heure dans l'antichambre, puis on nous introduit dans un salon où nous le trouvons debout et enveloppé de sa robe de chambre. Bonjour, monsieur Guétry, me dit-il, sitôt qu'il me vit; et, sans faire attention aux deux acteurs qui m'accompagnaient, il ajoute : en quoi puis-je vous obliger, monsieur Guétry?

Je m'avançai respectueusement, et jugeant par le ton un peu criard qu'il avait pris, qu'il voulait ce jour là pas-

ser pour sourd, j'élevai la voix et lui dis : Monsieur le maréchal, nous avons pris la liberté de venir vous parler, relativement à l'ordre de réception pour mademoiselle....—Je suis charmé de vous voir, monsieur Guétry.—Ces messieurs, ainsi que moi, pensent que ce ne sera pas une très-bonne acquisition pour le théâtre.—Je suis ravi, monsieur Guétry, d'apprendre que vous la regardiez comme une très-bonne acquisition pour le théâtre.—mais j'ai l'honneur de représenter à monsieur le maréchal qu'elle ne chante pas juste.—Vous l'entendez, messieurs? monsieur Guétry trouve qu'elle chante juste.—Monsieur le maréchal, sans doute, ne sait pas qu'elle n'annonce aucune disposition.—Vous l'entendez, messieurs? beaucoup de dispositions. —Enfin, monsieur le maréchal, on ne saurait l'engager....—Certainement, monsieur Guétry, il faut l'encourager:

vous voyez messieurs ; en vous remerciant, monsieur Guétry ; j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et il se retira, en nous laissant dans le plus grand étonnement de la prodigieuse facilité qu'il conservait de tout soumettre à sa volonté.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

4.76 1.20
16 1.40
16 2.70
16 4.90
16
16
16
16
16
16
160


MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07918285 3